

en être sûr, des rations individuelles furent préparées et chargées sur une remorque que je manoeuvrais pendant que ma soeur était autorisée à s'approcher de chaque détenu pour lui remettre son repas. C'est ainsi qu'elle a pu s'entretenir avec Monsieur Bègue de Saint-Nicolas, déjà bien mal en point (voir l'article "Il y a eu 50 ans"). Elle n'avait que de l'aspirine pour le soulager. Elle reconnut aussi Bernard Braun, intercepté dans les bois d'Auxelles - Haut en rejoignant le maquis du père Dufay. Il lui donnera des informations sur son camarade Pierre D. parti avec lui: son corps fut retrouvé en février 45. Déporté en Allemagne, Bernard n'est jamais revenu.

La Milice aussi s'active : les 6 et 7 octobre, elle fait arrêter le curé Pierre et l'abbé Besançon, son vicaire. Le premier sera condamné à mort. Chacun se souvient du massacre de Banvillars. Ils seront finalement déportés tous les deux à Dachau et survivront jusqu'à la libération du camp en avril 1945.

Chacun vivait dans l'insécurité, à la merci des nazis. Une nuit de novembre par exemple, notre maison est cernée, envahie par une douzaine de feldgendarmes : "Rauss! Schnell!". Réveillés, bousculés, nous nous retrouvons tous les cinq à la cave et interrogés chacun en particulier : "Où sont les armes?". Mon père sera arrêté cette nuit là (pour la deuxième fois) et enfermé à la caserne Friedrich à Belfort. Dénonciation?

A toutes ces ombres s'ajoutent les contraintes et les risques d'une zone de front. Coupés de tout, les problèmes de ravitaillement deviennent très difficiles. Par bonheur, pommes et pommes de terre ont été abondantes cette année et seront la base de notre nourriture. Ces dernières, cuites "au diable",

feront office de pain. Dans ce domaine aussi la solidarité saura se manifester entre compagnons d'infortune. Les écoles sont naturellement fermées durant ce trimestre ; certains ne le regrette-



*Giromagny, le 22 novembre.
L'actuelle Place des Mineurs.
(collection Zeller)*

ront pas trop!

Contraintes encore, la nécessité de se protéger des tirs d'artillerie alliés destinés d'une part, à créer de l'insécurité sur les voies de communication, manoeuvres de diversion le 14 novembre d'autre part. Le soir, souvent vers 22 heures, on entend le départ des coups et on attend le sifflement qui précède l'explosion : si celui-ci est perceptible, l'impact n'est pas pour nous. Les tirs sont bien réglés : ils n'endommageront que quelques toitures, rue Thiers, et détruiront sans bavure la borne Michelin, " le champignon", au carrefour de la mairie. Nous dormons alors dans les abris et notre vieille cave voutée abritera bientôt une douzaine de voisins bien lotis.

L'espoir

Le découragement n'est pas loin quand on apprend fin octobre que les attaques répétées des Alliés dans les Hautes - Vosges n'ont pas permis la percée attendue et la rupture du front. Lorsque les commandos d'Afrique séjourneront parmi nous en décembre, ils nous raconteront les combats implacables et meurtriers de Grosse - Pierre, les Hauts de Tontoux, Cornimont : quatre vingt douze tués, trois cent soixante dix blessés qu'ils n'oublient pas!

Il n'y a plus maintenant d'électricité. Heureusement la turbine hydraulique du Brûlé a pu être remise en route par Emile Girardey, malgré l'interdiction formelle du Hauptmann Lauffer, directeur de la Lainière, collaborateur notoire. Elle nous fournira un faible courant quelques heures chaque soir, relayé par de rustiques lampes à huile que chacun fabrique pour remplacer les bougies disparues depuis bien longtemps.

Soudain, le 14 novembre, de sourds grondements d'artillerie nous parviennent du sud et un messenger monté de Belfort nous la précisera le lendemain : malgré un temps exécrable, les Alliés ont repris l'offensive dans la vallée du Doubs. Alors l'espoir renaît. Au fil des jours, la rupture semble réussir, la libération de Montbéliard après des durs combats, annoncée à la radio suisse, nous le confirme.

Le 18, c'est la région de Ronchamp qui s'anime, le secteur nord de l'attaque, notre secteur. De grosses préparations d'artillerie en sont les prémices. On sait dès le lendemain que le front se rapproche en estimant le temps entre départ et impact des obus. Nous ne pouvons nous réjouir encore en famille, et nous ne serons vraiment heureux que lorsque mon père nous rejoindra, libéré comme par miracle avec tous les prisonniers âgés, sans autre forme de jugement. Les plus jeunes seront déportés en Allemagne.

Vers 13h 30, le 21, les tirs s'amplifient et se concentrent sur le quartier du Phanitor. Madame Dolet est mortellement atteinte, sa fille cruellement blessée. Je suis au poste de secours du Brûlé et je regarde les obus s'écraser sur les Fiottes, traits cuivrés sur le fond sombre de la montagne. A ces moments là on pense à ceux qui sont directement menacés. Les pins de la Prire portent aujourd'hui encore trace de la mitraille.

Les batteries allemandes des Prés

Heyd et de la rue des Sources se replient. R. Didierjean se souvient avoir vu une pièce tirée par des boeufs. La majorité des soldats et les différentes unités de police se retirent dans la plus grande discrétion. C'est le calme après la tempête. A la nuit nous reprenons le chemin des caves. Vers 23h 30, une explosion plus forte : les Allemands viennent de faire sauter le pont du Soleil, puis le pont de la Gare, ce qui signe leur retraite.

La libération

Le 22 au matin, la pluie a cessé. Nous sortons de la cave vers 7h 30. A ce moment précis, des Fiottes ou de la rue du Tilleul, deux longues files de soldats descendent la rue Thiers, en colonne par un, au ras des maisons, l'arme aux poings, dans le silence feutré des leggings caoutchoutés, surprenant pour nous qui étions habitués aux bruits de bottes.

Non ce ne sont pas des Allemands mais les premiers soldats alliés, nos libérateurs. Quelques instants de silence encore, le temps suspend son vol. Puis la réalité s'impose à nos esprits et c'est l'explosion. Au milieu de la rue, homme de tête, un soldat à l'allure martiale, maman se jette à son cou. Elle reconnaît alors Gaston Boucard qui depuis la dispersion du maquis sert de guide au Bataillon de Marche n° 4. Et sous ces uniformes anglais, ce sont des Français, avant - garde de la 1ère D.F.L.

Monsieur Mercklin est lui aussi dans les premiers. Monsieur Caillot qui a emprunté la route d'Auxelles dans le char de tête viendra bientôt revoir sa famille, rue de l'Eglise.

Alors toutes les maisons se parent de drapeaux confectionnés dans le secret, drapeaux tricolores surtout car l'américain est plus malaisé à réaliser. Giromagny sort le grand pavois sous les sonneries des cloches.

Toujours plus nombreuse, l'infanterie parvient au carrefour de la mairie, inonde la Grande Place. Le pont est coupé, la rivière en crue, pourtant l'avance doit se poursuivre. Peut - être remarqué par mon brassard Croix Rouge, un chef de section me demande la route de Vescemont.

Avec son détachement, je le conduis au pont de l'usine du Brûlé, ouvrage privé et demeuré intact, comme ignoré des Allemands. Je parcours avec eux la rue du Rosemont jusqu'à l'entrée de Vescemont où ils ont ordre de faire halte. Comme c'est l'élément de tête, j'assiste à la joie des riverains lorsqu'ils découvrent leurs libérateurs et j'aperçois ma grand mère accrocher le drapeau que j'avais, quelques jours plus tôt, fixé à une hampe.

Je reviens devant la mairie. Les blindés sont maintenant arrivés, au milieu d'autres véhicules. Mon père aiguille le premier char sous la voûte d'entrée du Brûlé et me demande de le guider sur l'autre rive de la Savoureuse. C'est un tank - destroyer de 30 tonnes. Il franchit sans encombre le pont, mais le passage sous le canal qui alimente la turbine est si étroit qu'il ne laisse que quelques centimètres de chaque côté des chenilles. Dans une cour étroite, l'engin doit faire un quart de tour sur place, puis c'est Monsieur Girardey qui dirige la délicate manoeuvre d'alignement (celui - ci vient d'apprendre que son fils Paul avait pu rejoindre les rangs de la D.F.L.).

Pendant toute la journée ce pont sera le passage obligé de tous les



Giromagny le 25 novembre 1944.

Le général Dwight D. Eisenhower, commandant en chef les armées alliées, le général Jacobs L. Devers, commandant la 7ème Armée U.S., le général de Lattre de Tassigny, commandant la 1ère Armée française et le jeune François Chassignet, dit "Cardine" (quinze ans) de Lepuix. (collection Zeller)

véhicules qui franchissent la Savoureuse jusqu'à ce que celui de la rue Saint Pierre, en cours de reconstruction, et dont il ne manquait que le tablier, puisse être rendu très vite utilisable grâce à un engin encore jamais vu, le bulldozer, dont les armées alliées étaient dotées pour le comblement des fossés antichars et le dégagement des chaussées. Ce second pont absorbera alors une partie du trafic.

Dans toute la ville, malgré les deuils, les destructions, les absents, c'est jour de liesse. En témoignage de reconnaissance on pavoise, on chante, on se congratule, on accapare les soldats fraternisant autour d'une bouteille de goutte. La musique municipale se rassemble et joue au diapason. Il y a trop plein d'émotion. C'est un enthousiasme indescriptible, comme je n'en ai jamais connu depuis, une explosion de vraie joie populaire.

"Jamais nulle part - écrira plus tard le maréchal de Lattre de Tassigny, parlant de la libération de notre région - jamais nos équipages de blindés, nos tirailleurs, nos légionnaires, nos goumiers et nos F.F.I. n'ont reçu pareil accueil, plein de tant de chaleur, riche de tant de générosité".

Depuis la première heure et

pendant plusieurs jours, la rue Thiers, artère vitale du 2^{ème} Corps d'armée, déversera sur trois, quatre files, un flot ininterrompu et tonitruant de véhicules de tous types. J'ai lu depuis qu'une seule division d'infanterie alliée était dotée de 2500 engins roulants.

Du haut de ma fenêtre, j'ai appris à reconnaître d'abord ces étonnantes jeeps, bâchées ou non, bonnes à tout faire, souvent équipées de canon sans recul, les chars légers, les Shermann, les Dodges 4x4 et 6x6 tractant des canons de 57, de 105, de 155mm longs et courts, les halftracks, les puissants tank - destroyers, les curieux command - cars hérissés d'antennes, les G.M.C. rugissants avec mitrailleuses sur tourelle, bardés de jerricans, pelle et pioches, tôles de franchissement, les convois d'ambulances du bataillon médical... Et dans cette mêlée, les équipes des transmissions déroulant des kilomètres de câbles téléphoniques sommairement accrochés aux arbres, aux poteaux, aux maisons. Ils resteront de longs mois en place.

Sans désordres, sans hâte, sans cri, tel un rouleau compresseur, le flot avance à petits bonds. J'ai mesuré alors la formidable puissance de l'industrie américaine lorsqu'elle a décidé de se mettre en mouvement. J'ai acquis la certitude que le III^{ème} Reich, encore puissant, serait bientôt anéanti. Les vagues de bombardiers, par trois ou quatre cents appareils que nous avons entendues passer durant l'année à destination de Friedrichshafen n'en étaient que la préfiguration.

Le prix payé

Notre ville a donc été libérée sans un coup de feu sans trop de destruction. Une chance, car il n'en a pas été de même partout. Tirés de son "Carnet Personnel", j'ai noté les sentiments de l'abbé Joseph Nappey, en ces jours là :
«- 20 octobre : départ pour Lure...ce même jour, j'apprends l'arrestation de l'abbé Pierre et celle de l'abbé Besançon.

- 22 novembre : Enfin, je pars pour Giromagny. La Sécurité militaire me dit que je n'y arriverai certainement pas. Que vais - je retrouver? Ronchamp, Champagny, paysage de guerre, routes défoncées, maisons inhabitables, fils électriques au milieu des rues, animaux crevés etc... et avec tout cela une pluie qui tombe à torrent.

- A la nuit j'arrive à Plancher - Bas. Je loge à la cure et je fais bon ménage avec des officiers très sympathiques et avec Monsieur le curé qui l'est un peu moins. Je couche dans un lit sans drap, l'eau ruisselle de partout, les fenêtres sont sans carreau. Quelle tristesse.

- Le lendemain après la messe, je pars sous la pluie pour Giromagny libérée depuis la veille au matin. Joie très grande, en arrivant près du cimetière, de revoir les maisons debout et le clocher. Mille pensées...Mais la cure est vide, ils sont partis pour l'Allemagne. Me voici seul.

- Durant plusieurs mois, je n'aurai pas dix minutes par jour à demeurer dans ma chambre : enterrements de soldats et de civils, services tous les jours, une multitude de visites...»

La guerre continue et notre joie se fait plus grave quand ressurgissent les ombres. Le lendemain de la libération, à nouveau des hommes tombent près de Rougegoutte. A deux secouristes, nous est confiée la tâche la plus traumatisante, la plus émouvante aussi, de mettre en bière les soldats de la 1^{ère} D.F.L., jusqu'à son retrait du front le 28 novembre.

Les corps étaient ramenés en G.M.C. à l'Hôtel du Paradis des Loups (avant sa destruction dans un incendie). Nous relevions l'identité, l'affectation, le grade, puis les corps étaient déposés avec respect dans des cercueils de sapin. Une habitante de Giromagny, bien connue, Jeanne Zeller, embrassait le front de chaque soldat. Les cercueils étaient ensuite transférés à la mairie où était dressée une chapelle ardente : les civils, les enfants des écoles, venaient s'y

recueillir en nombre. Quarante six corps furent inhumés au carré militaire de notre cimetière. Et depuis lors, à chaque commémoration de la Libération, leurs noms sont rappelés au souvenir des Giromagniens.

Il est un autre souvenir que je voudrais évoquer : celui de la famille Bloch qui a payé le prix fort. Manuel, quatre vingt douze ans, petit vieillard nouveau à la barbe fleurie, Hermance, sa fille, de carrure imposante. A la belle saison, je les revois tous les soirs, tous les deux, arpentant à pas menus les rues de notre ville, fumant la pipe (pas lui, Hermance). Dès 1942, le régime leur imposa le port de l'étoile jaune. Arrêtés l'année suivante sans que nous ayons su répondre à leur détresse, ils disparurent, corps et bien, quelque part en Allemagne, nul ne sait où. Détruite par l'explosion du pont, leur maison avec son étal de boucherie fut rasée à son tour, remplacée aujourd'hui par un drôle de petit édifice. Il ne reste rien d'eux. Pour survivre ils n'ont plus que notre souvenir.

L'attaque de Von Rundstedt dans les Ardennes en décembre fait renaître en nous une lourde inquiétude, plus aiguë encore le lendemain de Noël. Thann toujours occupée n'est qu'à une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau, une contre - offensive, plausible dans ce secteur nous replacerait au coeur de l'action. Mais la présence des Commandos est rassurante à l'image de toute la 1^{ère} Armée ; nous connaissons leur courage et leur abnégation. Nous garderons confiance. La défense de Strasbourg, prise en main par les forces françaises, la réduction de la poche de Colmar puis la libération totale de l'Alsace nous apporteront enfin la sérénité.

Nous sommes alors le 9 février 1945, reste trois mois de lutte avant la victoire qui terminera un conflit qui devait être le dernier. Hélas, ce ne sera pas la fin de l'Histoire.

GIROMAGNY A L'AUBE DU 22 NOVEMBRE

Paule Michel-Zeller



*Giromagny - La chapelle ardente installée au Paradis des Loups.
(collection Zeller)*

René Payot, le chroniqueur très écouté de la Radio Suisse Sottens, avait annoncé la pause pour l'hiver. Il pensait que le front allait se stabiliser pendant quelques temps à cause de l'hiver proche, du mauvais temps et également pour que l'intendance puisse suivre les combattants.

Giromagny s'était installée en fonction de ces données, tous les soirs les canons des casernes tiraient en direction de Ronchamp. La nuit, la plupart des habitants dormaient dans les caves ou les abris aménagés.

Depuis le 15 novembre il y avait de gros combats dans le Pays de Montbéliard. Dans la nuit du 20 au 21 la bataille se rapproche dans cette direction, mon père et moi nous montons au grenier et par une lucarne, entre la mairie et la maison Beaume nous assistons à la prise du Salbert. Je n'ai plus souvenance de la journée du 21. Dans la nuit du 21 au 22 il y a eu l'explosion des ponts sur la Savoureuse. Tout le bourg est ébranlé.

Dès le lever du jour, mon père et moi sommes allés voir l'ampleur des dégâts, le pont Planchat, pont du Soleil, en

sautant, avait arraché toutes les toitures aux alentours, il y avait des débris partout, nous sommes allés ensuite jusqu'au pont de la Gare, pont de la Lainière, il n'y avait plus aucune possibilité de passer ni sur l'un ni sur l'autre.

Il y avait peu de monde dans le bourg, des badauds comme nous et, au coin du jardin Lardier, ma cousine Jehanne Zeller, avec sa grande cape, comme toujours là où il se passe quelque chose. Tout était calme, ni canon, ni coup de feu, le temps était très gris.

En remontant le long du Paradis des Loups, il devait être 7 ou 8 heures, nous avons vu des soldats en file indienne, le long des maisons, descendant la rue Thiers et arrivant place de la mairie...et puis les premières jeeps...ensuite des chars et des camions qui ont stationné toute

la matinée sous nos fenêtres bloqués, les ponts sautés sur la Savoureuse gênant la progression des troupes.

C'est à ce moment que le colonel Garbay, remplaçant du général Brosset, mort à Plancher-Bas, le 20 au début de l'attaque, a demandé à installer son quartier général dans notre salle à manger. En un instant tout a changé dans la maison, va et vient d'estafettes, téléphone de campagne, moteurs des camions alimentant les groupes électrogènes dans notre cour.

Le pont du Brûlé a été renforcé par l'armée dans la matinée, ainsi les éléments du bataillon les plus légers se sont engouffrés sous la voûte entre les maisons Dupuy et Richard pour ressortir vers la boulangerie Demenus sur le Hautot. Une passerelle a été posée le long

Libérateurs, libérés , témoignages et récits

des dépôts Piller et de la perception pour les hommes à pieds.

Je me souviens très bien dans la matinée de ce mercredi 22 d'un char stationné sous nos fenêtres, tourelle ouverte, des soldats riaient, chantaient "moi qui l'aimait tant je l'ai trouvé le plus beau de Saint - jean"...Ce char par la suite est monté sur Lepuix, a été bombardé et tous les occupants sont morts.

Le groupe Raynal et le bataillon de Choc Gambiez eux sont partis à l'assaut du Ballon d'Alsace pour redescendre sur Sewen-Masevaux. Le gros de la troupe file sur

Rougegoutte et est arrêté sur le fossé antichar de Grosmagny.

Bien sûr nous avons distribué des petits verres d'alcool pour réconforter les soldats. Eux nous faisaient cadeaux de leur rations de combat, petites boites marron recouvertes de paraffine où l'on trouvait trois cigarettes, du chewing - gum, café soluble, chocolat vitaminé, gâteaux secs, petites pastilles pour rendre l'eau potable... pour nous quelle nouveauté.

Dès les premiers jours de la libération un hôpital de campagne a été déployé dans l'école des garçons et l'on a

vu plusieurs femmes tondues laver le linge plein de sang à la fontaine de la place de la mairie.

Ensuite il y a eu les premiers morts enterrés à Giromagny. A tous moment nous nous retrouvions avec la chorale paroissiale pour chanter l'office "Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie..."

(texte écrit à l'occasion du 40ème anniversaire de la libération de Giromagny)

A une championne de
l'indépendance féminine, un
défenseur malheureux de l'esprit
d'indépendance du 2^e classe.

Prison du Paradis de Loups
16 janvier 1945

St. Boutou

main s'agrippant
à un barreau de fer



Dessin souvenir d'un soldat offert à Paule Zeller

SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE DE GIROMAGNY

Marie-Louise Cheviron

J'avais douze ans au moment de la libération. La plupart de mes camarades avaient été évacués en Suisse. Mes parents ont préféré que nous restions tous ensemble.

Depuis une dizaine de jours, nous entendions la canonnade au sud. Le vendredi 17, cela n'avait pas empêché ma mère de descendre à pied à Belfort pour chercher de l'eau saccharinée (il y a longtemps que le sucre faisait défaut). Elle n'a pas dépassé Valdoie, la canonnade étant très violente. Un coup sourd annonçait le départ des obus, un sifflement puis, l'explosion.

Quelques jours avant la libération, le Conseil de guerre allemand devait s'installer chez nous. Le téléphone fut posé. Ils ne sont jamais venus.

Lundi 20 et mardi 21, la veille de la libération, on voyait passer des troupes harassées, fuyant à pied, à bicyclette, traînant des remorques, des charrettes, elles venaient de Belfort, libérée le 20 novembre. Un soldat allemand poussait une charrette dans laquelle était couché un officier blessé. Il s'arrêta à la fontaine et but le premier avant de donner à boire à l'officier.

La libération semblait imminente. Nous avons installé un campement de fortune à la cave pour pouvoir y passer la nuit (ou plusieurs nuits). Nous avons laissé toutes les fenêtres ouvertes. Dans la nuit du 21 au 22, nous



*Portrait d'enfant par l'adjudant Gauthier
des commandos.
(dessin offert à Paule Zeller)*

avons entendu sauter les ponts, ce qui annonçait que les troupes allemandes avaient toutes franchi la Savoureuse.

Vers 8 h. 30, en regardant par la fenêtre, j'ai vu passer le premier soldat allié, coiffé d'un casque anglais. "C'est un Anglais, dit ma mère - Nous sommes de l'armée de De Lattre, répondit-il en français"

Je suis allée en ville. C'était une véritable liesse. Tout le monde dans la rue, la joie sur tous les visages, des véhicules partout: des jeeps, des Dodge, des G.M.C. J'ai vu passer une colonne de civils français

arrêtés et encadrés par des F.F.I.

Très vite notre cour fut envahie par des jeeps et la maison occupée par des soldats français. Ils étaient mouillés, transis, crottés, ayant passé plusieurs jours dans la montagne, sous la pluie ou dans la neige. Ils ont demandé à ma mère de leur préparer de la soupe de légumes et même de pouvoir se laver les pieds. Il ont partagé avec nous leurs rations de beau pain blanc (depuis trois semaines nous n'avions plus de pain), de corned beef, du chocolat, du chewing-gum. Un lieutenant, souffrant d'une crise de paludisme, dut aller se coucher à la cave au chaud, car nous y avions entretenu le feu.

Les soldats utilisaient notre maison comme poste d'observation, et par la fenêtre de la mansarde, pouvaient surveiller le secteur de Rougegoutte jusqu'à Giromagny. Après leur départ, nous avons même retrouvé des grenades oubliées au grenier.

Le lendemain, la pharmacie de la 1^{ère} D.F.L. s'installait dans nos dépendances. Elle y restera quelques jours, remplacée ensuite par le service de ravitaillement des Commandos d'Afrique.

EN PASSANT PAR LE PONT SAINT PIERRE...

Jules Perros

La veille de la libération, vers 13 heures, un groupe de soldats allemands passe la Petite rue du Tilleul, une trentaine montent vers le sommet des "Fiottes" ; sans doute prévenus que des éléments français partent d'Auxelles - Haut par la forêt en direction de Giromagny.

Il y avait trois batteries allemandes pour barrer la route d'Auxelles, une vers le château Ritter (quatre pièces), une vers la piste de luge du fort (nous voyons encore les emplacements) et la troisième, la plus meurtrière, vers la Fontaine aux Loups et la Grosse Pierre. Le tournant de la route en bas vers le Sénardin avait été miné.

Le premier bulldozer

Vers 15 heures des armes automatiques crépitent. Nous entendons, rue du Tilleul, le claquement des balles tirées par les Français. Quelques échanges entre les deux adversaires, puis deux impacts d'obus au dessus des "Fiottes". Ce doit être un tir de réglage des Français. Quelques cinq minutes s'écoulent et le bombardement commence; depuis le sommet des "Fiottes" les obus arrivent, battant la forêt, puis descendant jusqu'au Quartier Neuf, le jardin des Coop et jusque vers la Fonderie. Le tir s'arrête au bout d'une demie heure. Je vois alors passer Petite rue du Tilleul des brancardiers (des voisins) qui transportent la famille Millot vers le docteur Daul installé pendant la guerre chez Lancelot en face de la menuiserie Louis Canal.

Nous sommes installés dans la cave où nous passerons la nuit. Je surveille la maison; quelques tuiles sont cassées. Des Allemands passent vers 17 heures en courant. Ils descendent vers le centre de Giromagny. La nuit sera calme,

sauf vers 23 heures. Une grosse secousse : le pont central, vers l'hôtel Planchat vient de sauter. Le matin vers 7h. 30 les premiers soldats français descendent la Petite rue du Tilleul, la rue du Four à Chaux, vers le centre de Giromagny. Ils retrouvent alors les éléments qui ont descendu la route d'Auxelles, les chars et le gros de la troupe.

Vers 9 heures, j'entends une voiture rue des Planches (rue de la 1ère D.F.L. aujourd'hui). Je vois pour la première fois une jeep. A bord, un officier et un soldat viennent constater que le pont Saint Pierre n'a pas sauté. N'étant pas terminé - il y a juste la voûte en granit - la circulation passe par une passerelle au nord de celui - ci. L'officier, sans doute du génie, déclare: "Les Allemands nous ont fait un beau cadeau car le pont va nous servir. Il faut y apporter un mètre de déblai dessus et il sera en état". Il demande donc au chauffeur de redescendre vers Giromagny et de revenir avec un bulldozer, c'est la première grosse pelleuse que nous voyions. Il pose son godet et, redescendant la côte vers la "Terrasse", pousse de la terre de la route sur le pont.

Problèmes de circulation...

Bientôt la rue des Planches est pleine de véhicules de toutes sortes : chars, camions, canons. Ils attendent pour passer sur le pont. Ce sera chose faite une heure et demie plus tard ; tous les véhicules passent sur le

pont et par la rue Saint Pierre et vont rejoindre le Hautôt. Des centaines de véhicules seront passés avant midi. Un pont provisoire est également mis en place vers le "Rioz".

Le soir, les soldats sont hébergés dans les maisons et les granges. Nous avons chez nous des fusiliers - marins qui nous font le récit de leur périple : l'Italie, le Mont Cassin, la Provence, la vallée du Rhône. Ils devaient arriver les premiers à Giromagny en passant, depuis Auxelles - Haut, par la forêt. Cinq auto-mitrailleuses half-tracks sont restées prises dans les terrains marécageux à Auxelles - Haut et ils ont dû abandonner leur progression vers Giromagny. Ils arriveront par Auxelles - Bas avec les tous premiers libérateurs.

Les fusiliers - marins, après avoir couché chez nous, dans la grange, partent le lendemain matin, vers 7 heures, pour le sommet du Ballon avec les cinq auto-mitrailleuses. Deux hommes seulement reviennent à pieds. Ils me racontent qu'en montant la route du Ballon, dans un virage, ils ont été fauchés, que leurs camarades sont sans doute morts, les véhicules ayant été anéantis. Ces deux rescapés avaient réussi à sauter. Leurs copains ont été enterrés ici au cimetière.

Dans les deux ou trois jours après la libération il y a des files de véhicules dans les rues de Giromagny. Dans le quartier Saint Pierre un sens unique est



*Le second maître Edouard Przybilski, compagnon de la libération, officier de la légion d'honneur qui examine avec les autres chefs de chars le programme des opérations.
 A l'extrême droite : le quartier-maître Roger compagnon de la libération qui sera tué lors de l'opération Authion dans les derniers jours qui précéderont l'armistice.
 (photo R. Barberot)*

mis en place. Une colonne passe dans le sens Giromagny - Rougegoutte, puis le sens s'inverse pour les véhicules qui reviennent à vide et repartent par la rue du Tilleul sur Auxelles. La circulation se fait en descendant d'Auxelles par la rue Thiers, la Grande Rue, la rue des Planches et la rue Saint-Pierre.

(extrait d'un texte écrit pour le 40ème anniversaire de la libération de Giromagny)



Bataillon de Marche N°24

DE VESCEMONT A L'ALSACE

Jean Clerc

Dès le mois de septembre une grande concentration de troupes allemandes occupent le village.

Nervosité et réquisition

Une importante équipe de travailleurs civils allemands, des jeunes de 14 à 16 ans, faisant partie de l'organisation Todt, s'active à creuser des trous individuels sur les collines situées à l'est du village jusqu'à la limite de Grosmagny.

Une tranchée antichar coupe la route Rougegoutte-Grosmagny. Dans la forêt de la Vaivre, des emplacements d'artillerie sont préparés. Entre Rougegoutte-Vescemont, dans le massif boisé, une batterie d'artillerie de 88 mm est positionnée et un important stock de munitions est enterré dans des abris souterrains. Les civils des deux villages ont été réquisitionnés pour creuser des ouvrages de défenses sous la surveillance des S.S.

Depuis un mois le roulement des tirs de canons se rapproche de jour en jour. Les Allemands deviennent nerveux et réquisitionnent voitures, vélos, etc.... Les voituriers des deux villages reçoivent l'ordre de transporter les pièces d'artillerie et les munitions avec leurs attelages à boeufs du côté de Rougemont-le-Château. Ils reviennent par les bois et rentreront dans leur village le jour de la libération, après avoir abandonné voitures et attelages.

Le samedi 18 novembre, des sapeurs allemands viennent poser un échafaudage sous le pont qui enjambe la Rosemontoise et y déposer des explosifs. Il pleut sans interruption, les eaux montent dangereusement, le sol est détrempé. Grâce à ces éléments le pont sera épargné. Les eaux

tumultueuses emporteront l'ouvrage dans la nuit du 19 au 20 novembre.

Le lundi 20 novembre, la bataille pour Giromagny est commencée. Le mardi 21 novembre, quelques obus tombent sur Vescemont sans faire beaucoup de dégâts. La canonnade s'intensifie; on entend le crépitement des mitrailleuses. Ils sont tout près! A Auxelles, sans doute...

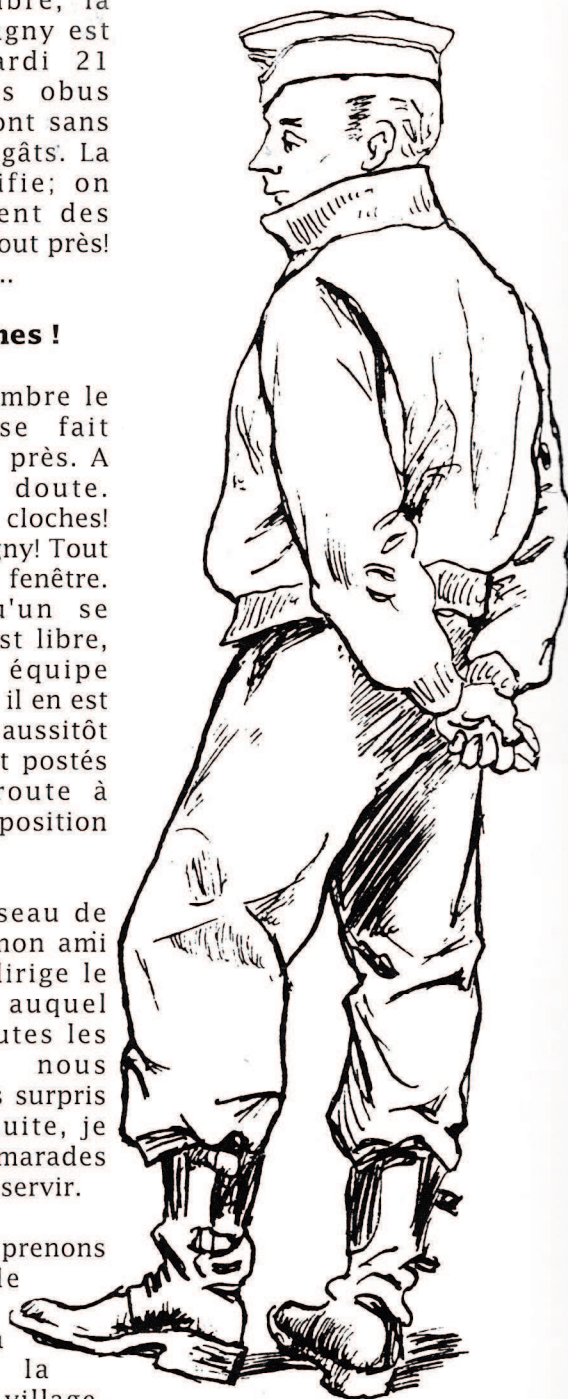
Soudain les cloches !

Le mercredi 22 novembre le bruit des armes se fait entendre encore plus près. A Giromagny, sans doute. Soudain, à 9h 30 : les cloches! Les cloches de Giromagny! Tout à coup, on frappe à la fenêtre. Furtivement quelqu'un se montre "Giromagny est libre, venez avec votre équipe occuper la gare comme il en est convenu". Il disparaît aussitôt car les Allemands sont postés tout près, sur la route à cinquante mètres, en position avec une mitrailleuse.

Faisant partie du réseau de renseignement avec mon ami Gaston Grisez, que dirige le commandant Zeller, auquel nous fournissons toutes les informations que nous glanons, je ne suis pas surpris de cet ordre et, de suite, je préviens mes trois camarades qui ne demandent qu'à servir.

Sitôt rassemblés, nous prenons la direction de Giromagny. Il nous faudra traverser la Rosemontoise dans la prairie en dehors du village, contourner la scierie Courbot, ainsi que la saboterie afin de ne pas être repérés par le

poste avancé allemand surveillant l'entrée du village côté Giromagny.



Chasseur d'Afrique - Chef d'escadron en tenue de campagne portant un blouson de combat pour officier U.S. kaki, vert très pâle, col et poignet en jersey marron.

(dessin Carles, La Sabretache, 1974)

Nous arrivons dans la propriété de Madame Cheviron, et là, nous voyons arriver, en tirailleur, les premiers libérateurs.

Toute la soirée, le gros de l'armée se dirige sur Vescemont où les Allemands se sont concentrés pour résister dans les collines truffées de tranchées. Les fusiliers-marins et le bataillon de choc envahissent les maisons, accueillis, fêtés, réchauffés et restaurés.

Les artilleurs s'installent : 1er bataillon de 105 derrière l'usine Cheviron, 1er bataillon de 155 dans les vergers à l'est du village. Mis en batterie, ils arrosent dès le lever du jour les forêts et collines où se sont réfugiés les derniers éléments allemands. Les 155 ouvrent le feu sur le fort de Roppe pour porter main forte aux troupes qui attaquent dans cette direction et également dans la direction d'Etueffont-Rougemont. Dans l'après-midi,

le Bataillon de Marche n°11 nettoie les bois.

En route pour Lauw et Masevaux

Les chars descendent sur Rougegoutte. Ils doivent se frayer un passage à travers le massif forestier pour contourner la tranchée anti-char et prendre les Allemands à revers et libérer Grosmagny et Etueffont. Jusqu'au dimanche, les artilleurs soutiennent de leurs tirs l'avance de l'infanterie et des chars en direction de Rougemont.

Entre temps il aura fallu compléter les effectifs amoindris par le départ des soldats africains qui ne peuvent plus supporter le froid et l'humidité. Aussi le 26 novembre je reprends du service car je suis toujours militaire en disponibilité, démobilisé lors de l'occupation de la Zone Libre en novembre 1942.

Le capitaine commandant le 1er bataillon des RACAOF me charge de trouver des gars pour compléter les effectifs. Je pars en jeep avec l'adjudant Boulemeau et faisons la tournée des villages. L'information s'est répandue, une vingtaine de gars viendront de Giromagny, Rougegoutte, Vescemont et Riervescemont pour s'engager. Le plein et fait.

Le dimanche 26 novembre à 8 heures du matin ce sera le départ pour Rougemont puis Mortzwiller pour l'attaque de Lauw et Masevaux.



A Rougemont, embouteillage sur la route de Masevaux (Ph. E.C.P.A.)

BOMBES SUR ROUGEGOUTTE - VESCEMONT

Jean-Marie Pourchet



Rougegoutte - Quartier de l'église. Le café Cardot servit de P.C. à la 3ème compagnie du Bataillon de Marche 24 le 23 novembre.
(collection M. Helle)

Des bombes anglaises

Le 11 septembre 1944 dans l'après midi, quatre chasseurs - bombardiers anglais vinrent jeter leurs bombes sur le coin du cimetière. On croit qu'ils cherchaient à atteindre une batterie anti - aérienne allemande de gros calibre (88 mm), qui avait été signalée aux Anglais par un jeune homme de Rougegoutte qui faisait partie des sources de renseignements alliées (il me l'a dit lui-même). Malheureusement cette batterie n'était plus là.

Les avions revinrent par deux fois jeter leurs bombes dans la soirée, vers 4 et 5 heures. La première fois une femme, Marie Frechin, quarante quatre ans, célibataire, et un jeune homme, Robert Hosatte, quinze ans, qui partaient aux champs, furent littéralement broyés par les bombes. Leurs membres furent retrouvés à de longues

distances du point de chute des bombes. En même temps toutes les maisons du quartier de la cure avaient leur toit soufflé, tandis que les vitraux de l'église, côté nord, volaient en éclat.

La seconde fois, les bombes tombèrent au pied du Curtail - Buisson, près de la cave souterraine, jusqu'à la Noix. Deux personnes, Augustine Perrot et son père qui, avec d'autres, s'étaient abritées dans le lit du ruisseau qui passe devant la cure, se trouvaient gravement atteintes par les éclats d'une bombe qui vint tomber contre la rive gauche de ce ruisseau, à quelques mètres en aval de la cave souterraine, provoquant l'écroulement d'une petite maison d'ouvriers qui se trouvait alors à cet emplacement. Dix personnes s'y trouvaient à la cave, elles en sortirent indemnes. Mais

Augustine Perrot, transportée d'urgence à l'hôpital, mourrait dans la nuit, tandis que son père, vieillard de quatre vingt ans, devait mourir quelques temps après des suites de ses blessures. Les dégâts matériels provoqués par le premier bombardement se trouvèrent encore aggravés et, à l'église, les vitraux du chœur et celui de Saint Georges furent gravement endommagés.

Bénédiction des pommes de terres

Moins d'un mois après, le 4 octobre, dans l'après midi, une rafale d'obus de 75 - 155, dont on ne sut jamais la cause ni l'origine, vint s'abattre sur toute l'étendue du village de Vescemont. Plusieurs maisons furent atteintes, en particulier celle où habitait madame veuve Dominique Copatey, près de l'Ecole. Chose plus grave, un

habitant de Belfort, réfugié par prudence à Vescemont et logé au café Ruez, Monsieur Riser, eut la figure emportée par un obus au moment même où il descendait dans un abri qu'il venait de terminer. Ses enfants, qui se trouvaient déjà dans l'abri n'eurent aucun mal.

Pendant ce temps nos villages subissaient toutes les tracasseries de la part des S.S. qui occupaient le pays. Les hommes durent partir pour le travail obligatoire à la grande tranchée qui, partant du "Coinot" faisait le tour de la place forte de Belfort, flanquée à espaces réguliers de blockhaus que, Dieu merci, les Allemands n'eurent pas le temps d'achever. L'un d'eux était édifié au milieu même de la cour de la ferme de Madame veuve Petizon au Coinot. Les jeunes filles étaient réquisitionnées pour éplucher les pommes de terre à longueur de journées. Un poste d'observation fut établi au clocher et les cordes des cloches ayant été retirées, toute sonnerie devint impossible. Même le jour de la Toussaint, il n'y eut aucune sonnerie.

Réquisition massive et confiscation des bicyclettes, des postes de T.S.F. Les Allemands se présentaient jusqu'à six fois à la cure pour réquisitionner la bicyclette de monsieur le curé qui sut la conserver quand même. La détresse commune remuait les coeurs et c'est à ce moment qu'au cours d'une fête des récoltes, plus de 500 kilos de pommes de terre furent bénis à l'église pour être distribués aux pauvres et aux vieillards dont le ravitaillement se faisait des plus précaire.

La libération de Rougegoutte

Cependant l'offensive de la 1ère Armée française se déclençait. Le lundi soir, 19 novembre, les premiers obus tombaient sur le village, dans

le quartier de l'usine. A ce moment, trois batteries allemandes établies aux "Grands Champs", à la "Croix des Côtes" et en arrière du "Coinot" devaient répondre aux canons alliés.

La journée du mardi fut encore assez calme. Dans la nuit de mardi à mercredi, les Allemands firent sauter le pont qui franchit la Rosemontoise sur la grande route (C.D. 24) et toute la journée du mercredi 22 le combat fit rage pour l'occupation, du village.

Deux maisons furent incendiées, celle de René Canal à la Vaivre et celle de Jules Petizon au "Coinot" et beaucoup d'autres furent plus ou moins touchées. Un homme, Jean - Baptiste Bourgeois, fut tué dans son grenier où il était monté pour parer aux gouttières causées par les éclats d'obus. Ce fut la seule victime civile.

Des centaines d'obus s'abattaient sur le quartier du cimetière, cités de l'église, quartier de l'église (mais l'église ne fut pas atteinte), quartier de l'usine.

Le combat fut particulièrement violent au Carrefour du Calvaire, sur la route de Grosmagny. Dans le combat, les Français perdirent sept hommes et les Allemands neuf. C'est le mercredi 22 à neuf heures du soir qu'un capitaine français vint frapper à la porte de la cure. Le village était presque entièrement occupé par les Français mais les obus allemands continuèrent à tomber sur le village durant une bonne partie de la matinée du jeudi 23 novembre, date de la libération totale et définitive de la paroisse.

(extrait de "Vie de la paroisse de Rougegoutte à partir du 12 mars 1944" écrit en 1955)



Bataillon de Marche N° 21

LIBERATION DE ROUGE GOUTTE

22 NOVEMBRE 1944

Paul Courbot

Ce récit relate des faits que j'ai vécus, j'avais alors sept ans et demi. Cinquante ans ayant passé, j'espère que ma mémoire sera aussi précise que possible.

Bombardements de l'été 44

Ils avaient pour objectif des canons allemands stationnés vers la maison Georges Fréchin. Ayant été déplacés ils ne furent jamais atteints. Par contre il y eut des victimes civiles tuées et blessées, la maison Klein rasée.

Ce jour-là, j'ai pu voir un Allemand accroupi dans le fossé qui borde la route de Grosnagny, tirer au fusil sur les bombardiers! Dérisoire!

Mise en place du dispositif d'arrêt par les Allemands

Tranchée antichar sur le chemin Triponel, le bas du Barberet, le bas de la Combe et verger Courbot, puis du bas de la Cruse à la Vaivre, coupant la route de Grosnagny. Elle fut creusée à la pioche par des civils réquisitionnés et des Todt allemands.

Réseau de tranchées d'infanterie avec emplacements F.M., D.C.A. dans le Marandé et lisières des bois du Coinot (encore visibles actuellement).

Construction d'emplacements, bunker pour canon de 88mm (très efficace, à grande vitesse initiale) l'un dans la cour de la maison Joseph Petizon, objet

d'une altercation orageuse entre sa mère Anna et un officier allemand. En effet les fondations du blockhaus inter-



Rougegoutte - Pont central de la "Carpe d'Or". Les Allemands le firent sauter dans la nuit du 21 au 23 novembre. Les chars durent emprunter la route de droite qui rejoint l'autre pont trouvé intact (collection M. Helle)

disaient l'accès à l'étable et la grange par le devant de la ferme. L'Allemand furieux mit Madame Petizon en joue avec son pistolet et il s'entendit répondre "Tue-moi, si tu veux, sale boche que tu es!". Celui-ci sidéré rengaina son arme. Un autre blockhaus fut construit au bout du chemin adjacent à celui menant à la décharge municipale. Seul celui-ci sera terminé avec canon de 88mm et soutes à munitions pleines. Il ne sera pas utilisé. Un autre au bas du chemin de la Creuse débouchant sur le chemin du Coinot, sera limité au terrassement. Trois canons de 75mm (autrichiens?) seront opérationnels à la Croix des Côtes et tireront beaucoup d'obus pendant les combats. Canons de 88mm également à l'entrée

de la Vaivre et vers les prés des Gils. Enfin une batterie à l'étang Moinat, objet d'une épopée concernant son déplacement à

Etueffont et dont nous reparlerons plus tard. Ce dispositif d'arrêt bien qu'impres-

sionnant ne sera pas ou peu utilisé car:
-non terminé,
-par manque de combattants pour le servir,
-associé à cela la désorganisation totale de l'armée allemande. Fort heureusement car la

population de Rougegoutte et nos troupes auraient payé un lourd tribut.

Le dénouement

Quelques jours avant le 22 novembre, arrivée massive de troupes allemandes en pleine débandade, affamées, exténuées. Une trentaine d'hommes, en pleine nuit investissent le rez de chaussée de notre maison, dormant à même le sol, mangeant les pommes de terre cuites pour les poules! Le front des combats se rapproche et fait entendre son sinistre grondement incessant dans la direction de Champagny. Les unités partiront au petit matin.

D'autres éléments devant déplacer les canons de l'étang

Moinat vers Etueffont, mais n'ayant plus de véhicules ou d'essence pour les tracter, eurent recours à la traction animale ayant fait ses preuves depuis longtemps. Deux S.S. (je crois) arrivent dans notre cour, ouvrent la porte de l'étable et ordonnent à grand-père d'atteler les boeufs. Devant la réticence, ils menacent de lancer une grenade à manche dans la maison. Il s'exécute donc, mais le jugeant sans doute trop vieux (il avait soixante-douze ans à l'époque) ils vont quérir René Petizon pour qu'il attache les animaux (chapeaux, joug, torchettes) ce qu'il fait de mauvaise grâce tout en intervertissant l'ordre d'apairage (celui de gauche à droite et vice-versa) de manière à perturber l'attelage.

René, l'attelage et les S.S. iront à l'étang Moinat ainsi que d'autres équipages et tracteront jusqu'à Etueffont-Haut les pièces d'artillerie. René Petizon faussera compagnie à ses gardiens sous leur fusillade et, de retour à Rougegoutte libéré, il indiquera à l'officier du P.C. la position exacte de la batterie. Un des boeufs sera tué au cours des combats d'Etueffont, l'autre indemne sera récupéré par mon grand-père pour une utilisation plus traditionnelle.

Le lendemain, les combats se rapprochent, un pilonnage intensif des alliés par obus de 105mm instantanés (explosant dès qu'ils touchent le sol). Nous nous réfugions à la cave voutée (ma mère, mes grands-parents et moi). Nous percevons les tirs de mitrailleuses tout proches, les explosions d'obus, certains à vingt mètres de la maison, les gémissements d'un blessé allemand qui ira se réfugier chez Gustave Herbuté où il décèdera.

Bientôt, une âcre odeur de fumée se fait sentir. Avec précaution, grand-père sort pour voir d'où vient cette fumée de mauvais présage. Il

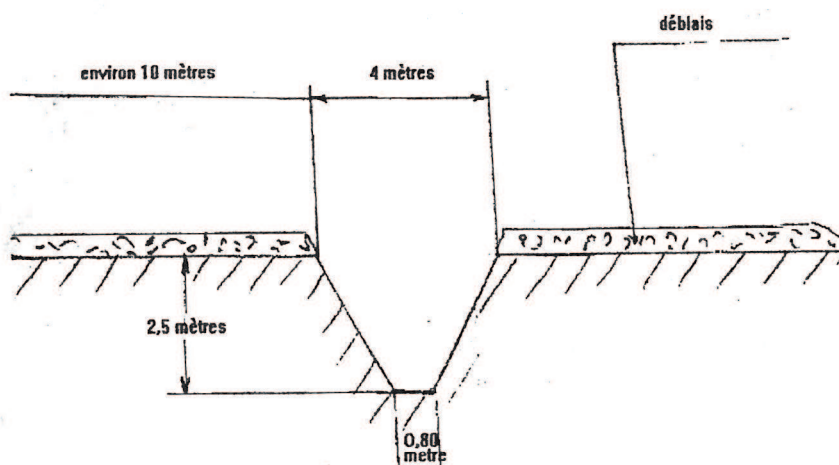
s'agit de la maison de Jules Petizon, père de René, qui est en flammes, incendiée par le tir d'un char français posté au carrefour Liebelin en vue de neutraliser la résistance allemande postée au Copinot. Très vite les habitants se mobilisent pour porter assistance à Jules Petizon. Pas question d'alerter les pompiers! Sous la conduite de Gustave Herbute une chaîne s'organise avec des seaux d'eau, depuis la fontaine jusqu'aux combles du logis où Gustave, au mépris du danger, déversait les seaux sur la poutraison afin d'éviter l'extension des flammes au corps de logis. Toute l'action se passa sous la mitraille, la fumée, la chaleur, la pluie même, mais fut couronnée de succès: l'habitation fut sauvée seule la grangerie, avec un boeuf, fut réduite en cendres. Comme quoi dans les situations tragiques les gens n'hésitent pas au mépris du danger à faire preuve de solidarité.

Le soir tombe, quelques balles traçantes sillonnent encore le ciel, mais la bataille s'estompe. Le 23 novembre au matin, le calme s'installe ainsi que l'espoir, mais nous n'osons sortir, des Allemands sont encore dans la pièce de notre maison.

A midi, nous prenons notre repas lorsque la porte s'ouvre brusquement, des soldats, qui parlent français, demandent s'il y a des Allemands et s'ils sont armés. Grand-père leur répond qu'ils sont sept dans la pièce d'à côté, armés d'un seul fusil! Par précaution, on nous fait sortir pendant qu'un Français ouvrira la porte de la chambre. Les sept Allemands crieront "Kamaraden!", les mains en l'air, et leur sortie sera agrémentée de quelques coups de pieds où vous pensez...

Ces premiers soldats français apprécieront une bonne soupe de pommes de terre, un régal pour eux, comparé aux boîtes de "beans" qui constituaient leur principale nourriture depuis des semaines.

Le lendemain, deux obusiers de mortier de 80mm seront installés dans notre cour et tireront sur le clocher de Grosagny pour y déloger un poste d'observation ou une mitrailleuse allemande. Un sérieux impact, rebouché, est encore visible.



Coupe d'une tranchée antichar réalisée par les Allemands en 1944
(dessin de l'auteur)

UN CUIRASSIER A ROUGEOUTTE

Elie Rossetti

Elie Rossetti appartient au 11ème Cuirassier. Avec ses camarades il combat avec les blindés, constituant pour ceux-ci un "soutien porté". Elie Rossetti est affecté à un Tank Destroyer du 8ème Régiment de Chasseurs d'Afrique. Il décrit l'emploi au combat de l'infanterie portée que constituent les cuirassiers et narre les souvenirs de son premier contact avec Rougegoutte.

En principe quand nous démarrions une offensive, un ou deux "lights" partaient devant suivis par un tank destroyer en protection. Dès qu'un char ennemi se dévoilait, ils se mettaient à l'abri et le tank-destroyer entrait en action pour le détruire. Quand on fonçait, nous étions sur le char, dès que ça tirait nous passions devant pour le protéger des grenades (dangereuses pour la tourelle ouverte) ou des bazookas.

Le 22 novembre au matin, mon escouade, avec notre char, étions à Giromagny. Le commandant Barberot (commandant le 2ème escadron du Régiment de Fusiliers-Marins) nous donna l'ordre de foncer sur Rougegoutte, deux "lights" (chars légers des fusiliers-marins) étaient soit-disant devant nous avec des cuirassiers du 2ème peloton. En fait ils avaient pris la direction de Vescemont ; nous prîmes la route directe. Arrivés devant un pont détruit, notre char prit la route partant à droite (en direction de Chaux) avec trois copains. Avec Clément, un



Deux cuirassiers du 11ème Cuirs, à droite : Elie Rossetti

cuirassier, nous devons poursuivre tout droit.

Comment passer? Je cherchais le moyen le plus propice pour franchir l'obstacle lorsque Clément me dit "Vient Titi, passons par la passerelle." En effet, sur la gauche du pont tombé dans la rivière se

trouvait une passerelle métallique que je n'avais pas remarquée. En peu de temps nous étions de l'autre côté lorsque nous vîmes arriver un char à grande vitesse et qui prit le tournant sur la droite de justesse pour s'arrêter d'un coup à quelques mètres, ce qui ne manqua pas de nous surprendre.

Le chauffeur n'avait pas vu le pont affaissé ce qui l'obligea à virer brusquement et l'arrêt de son engin fut provoqué par une panne de carburant! L'équipage positionna de suite une mitrailleuse de protection ce qui me fit crier : "Ne nous prenez pas pour des Allemands!" Les fusiliers furent très surpris de nous voir devant eux et encore plus quand je leur dis que notre char était déjà passé. Leurs copains qu'ils croyaient devant étaient à Vescemont!

Tout d'un coup, un crépitement de mitrailleuse. Ses balles nous étaient destinées. Je fais aussitôt signe à un char et lui montre du doigt une ferme, au loin, d'où partent les tirs. Le tireur du blindé pointe son canon et au troisième coup met le feu au bâtiment. Des Allemands s'en échappent en courant.

LIBERATION DE LA MAISON LIEBELIN A ROUGEGOUTTE

Yvonne Liebelin

Le 21 novembre 1944, à la tombée de la nuit, une troupe de combattants allemands (80 peut être 100) venant d'Auxelles-Bas et de Giromagny

se replient en déroute sous les tirs des libérateurs. Ils occupent toute la maison, tellement fatigués, mouillés (il pleuvait beaucoup). Certains se couchent par terre pour dormir un peu, d'autres s'appuient même sur les lits de mes enfants qui y étaient couchés. Voyant cela mon mari et moi transportons lits et matelas à la cave. Toute la nuit ce sont des va et vient des soldats allemands qui ont très soif et demandent à boire...de l'eau ; nous n'avions rien d'autre. Pendant ce temps le bombardement continue.

Le 22 novembre vers 7 heures du matin, notre maison étant un poste avancé situé à 300 mètres du fossé antichars au sud de Rougegoutte, au lieu dit "Carrefour du Calvaire", les officiers allemands mettent leurs hommes en position de combat devant la maison et derrière le mur de notre propriété parallèle à la route de Giromagny. Ils arment mitrailleuses et bazookas. Pendant ce temps le bombardement dure toujours, intense. Les maisons Marchal et

Briot sont touchées par des obus tirés par la batterie allemande de la Croix des Côtes, un sapin est décapité, les branches jonchent le sol.



Impact d'obus dans le mur d'entourage de la maison Liebelin à Rougegoutte. (collection Fr. Liebelin)

Nous n'osons pas mettre le nez dehors pour constater les dégâts sur le toit.

Vers 8 heures du matin, les cloches de Giromagny sonnantes à toute volée annoncent la libération de la ville mais ici les combats sérieux commencent. Les obus tombent, le toit est percé, il n'y a plus de vitres aux fenêtres. Des rafales de mitrailleuses tirées par les libérateurs balayent la route de Giromagny. Un char français, arrivant par la rue de Chaux, tire à bout portant dans le mur de la cour et le transperce de part en part. Des Allemands postés dans le jardin avec un bazooka, deux étaient tués, un troisième, blessé, hurle de douleur. Les autres se sont

repliés contre la face nord de la maison pour s'abriter. Profitant d'une légère accalmie, deux sont allés chercher le blessé et l'on amené dans le couloir.

Mortellement blessé il perd son sang en abondance et dit à mon mari qui lui a donné un petit cordial "Ich bin kaput". Ses camarades l'assistent, mais apercevant soudain par la véranda les libérateurs qui, contournant l'usine, arrivent par la route de Chaux sans même que nous les ayons vus, ils partent par le jardin, emportant le blessé qui, paraît-il est mort

chez Gustave Herbuté dans le Coinot.

Vers midi, les libérateurs entrent dans la maison. Craignant une contre-attaque, ils disposent des buches de bois dans l'embrasure de la fenêtre, à hauteur d'homme, et installent leurs mitrailleuses par dessus. Elles entrent aussitôt en action. Devant le Calvaire, deux soldats français sont tués. Dans la soirée, l'ennemi bat en retraite vers Grosagny. Nous étions définitivement libérés, sains et saufs, Dieu merci!

(texte écrit à l'occasion du 40ème anniversaire de la libération de Rougegoutte)

AVEC LE "LIGHT" N°123

Etienne Pouvrasseau

Etienne Pouvrasseau est le chef du char n° 123, un "light", appartenant au 2ème peloton du 1er escadron du 1er Régiment de Fusiliers-Marins. Cinquante ans après, de retour sur les terres qu'il a contribué à libérer, il raconte.

L'antichar de Rougegoutte

Le 22 novembre, nous entrons dans Rougegoutte, le pont est coupé. C'est la fin de l'après-midi, nous passons par la route qui vient de Chaux ; je suis devant avec mon char. J'arrive au carrefour du calvaire, je veux tourner à droite, je m'engage, la route de Grosmagny est bordée de grands arbres sur la gauche. Je suis debout, le buste hors de la tourelle, comme tous les chefs de chars.

Tout à coup, un premier obus est tiré sur nous. Il passe juste au dessus de moi et va se planter dans le mur de la maison qui est à notre droite (1). Un deuxième coup passe sur l'avant du char au dessus du poste de pilotage. Ce sont des obus antichars de 88mm et j'ai eu le temps de voir d'où ils avaient été tirés, à environ 5-600 mètres de nous (2).

Je demande à mon canonnier, Yves Cassagneau de sortir sa tête et lui montre la direction d'où sont partis les coups ; d'ailleurs en regardant bien, on aperçoit le canon antichars. Aussitôt dit, aussitôt fait. Il tire cinq obus. Tous dedans ! Il y a une grosse explosion et plus rien. Les Allemands ne ripostent pas.

On se replie mais on n'est pas complètement sûrs d'avoir bien détruit l'antichar, même si on a vu l'explosion, même s'il n'y a pas eu de riposte.

Le lendemain, "Bokoff" (3) et les

soutiens portés nous confirment que nous avons tapé en plein dans la réserve de munitions et tué tous les servants du canon. Il paraît que la pièce d'artillerie est restée en place plusieurs années (4).



*Rougegoutte - le carrefour du calvaire. A gauche la boucherie Marchal dans la cour de laquelle se planta un obus de 88 destiné au char de Pouvrasseau qui venait de franchir le carrefour dans la matinée du 22 novembre .
(photo : Fr Liebelin)*

Sur la route de Grosmagny

Un fossé antichars est creusé en travers de la route de Grosmagny, à la sortie de Rougegoutte. Le fossé nous empêche de passer. Dans la nuit du 22 au 23 novembre, les Allemands continuent de patrouiller dans le secteur, mais pas pour longtemps. Nous passons la nuit du 24 au 25 recroquevillés dans nos chars. Les hommes du 22ème B.M.N.A. (5), qui nous accompagnent, sont trop fatigués pour aller plus loin.

Le 25 au matin, les chars sont couverts de givre. Nous sommes tout engourdis. Les tirailleurs nous ont préparé un bon café. On est prêt. Le génie a bouché en partie le fossé antichar avec des troncs d'arbres et de la terre poussée par un bulldozer.

Nous franchissons le fossé tant bien que mal, mon char, le 123, en premier suivi de celui de Frémaux et de celui de "Bokoff". Environ cent mètres plus loin, nous arrivons sur des abattis, de beaux grands frênes que les Allemands ont abattus. C'est une pitié de voir de si beaux arbres utilisés à ça...

Je choisis de passer sur les branches car les troncs sont bien trop gros, mais derrière, Frémaux, légèrement décalé, saute sur une mine et "Bokoff" également. Rien de trop grave, des déchenillages, mais les deux chars sont quand même immobilisés ; surtout celui de Frémaux qui a glissé dans le ravin (6). Les gars du génie n'avaient pas vu que les Allemands avaient miné les abattis...

(propos recueillis par Fr. Sellier)

Notes

- 1- Pignon de la boucherie Marchal.
- 2- Au lieu-dit "La Creuse".
- 3- Enseigne de vaisseau Bokanowsky.
- 4- Le canon sera visible, en place, jusqu'en 1948-1949.
- 5- 22ème Bataillon de Marche Nord-Africain.
- 6- Il s'agit de l'entonnoir creusé par l'explosion. Frémaux, dans la même journée du 25 novembre, sautera encore sur une mine et...s'en sortira une nouvelle fois sans dommage.

ETUEFFONT : UNE LIBERATION SANGLANTE

Mathilde Peltier



La "Croix Marchal" où furent tués Madame Marchal et ses enfants, au dessus du Fayé, le 24 novembre.
(photo Ph. Dattler)

Le bruit des armes se rapproche. Tout d'un coup cela semble à notre porte, nous voulons gagner l'abri préparé, ou doivent encore nous rejoindre des amis; trop tard, un grand fracas, ma mère est blessée à la sortie de la cuisine, j'atterris dans la caisse à bois, sans dommage. Nous sommes la cible des mortiers et des fusils mitrailleurs allemands. Mon beau-frère en repère un à moins de tente mètres. Plus moyen de gagner l'abri. Ma mère reçoit les premiers soins. Seule la cave est à notre portée. Nous nous y glissons tous autour de notre blessée étendue sur un petit matelas, soit allongés sur les pommes de terre, soit accroupis sous les escaliers, car nous sommes nombreux avec des cousins réfugiés ici. Des projectiles continuent à frapper la maison.

Lors d'une accalmie nous entendons des pas au dessus de nous, puis la porte se soulève, deux canons de fusil apparaissent...Un instant de joie intense suit cette tension: ce sont des soldats français! Un infirmier vient soigner ma mère. Lorsqu'il revient entre les fusillades, il nous apprend que Marie-Rose Zeiger, une jeune fille voisine est gravement blessée aux intestins. Elle décédera le soir même.

La bataille fait toujours rage. Il faut maintenant protéger la blessée des gouttières qui s'infiltrent; elle est le plus souvent inconsciente. Il faudra attendre le lendemain pour l'évacuer vers Vesoul où elle sera opérée.

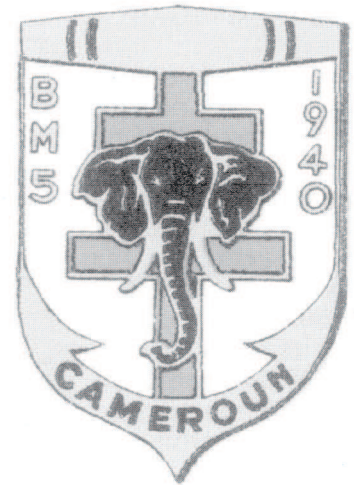
Pendant ce temps le 1er Bataillon de Choc descendu par le Fayé et Lamadeleine a pu détruire les pièces d'artillerie, mais les S.S. s'accrochent, six maisons brûlent.

Une petite fille, Christiane Morel est tuée chez elle. Sa voisine, Alice Etienne, gravement blessée, décédera à Cernay avant d'avoir pu être opérée.

Dès que nous pouvons sortir, nous apprenons encore le décès de mon oncle Gustave Didier atteint à la carotide par un éclat, chez lui, à Petitmagny.

Louissette Marchal avait fui les bombardements de la région parisienne pour se réfugier chez ses parents à Petitmagny. Toujours anxieuse, elle est venue chez nos voisins à l'orée du bois, puis, la maison étant encore exposée, elle s'est

enfui dans la forêt, très loin dans le Fayé, où elle a été terrassée par un éclat d'obus, serrant ses deux enfants dans ses bras.



Bataillon de Marche N°5

J'AVAIS SEIZE ANS A SAINT-GERMAIN-LE-CHATELET

Bernard Groboillot

Le 18 septembre 1944, le front s'est stabilisé sur une ligne allant de Pont-de-Roide à Ronchamp. Pendant deux mois le village subira la dure occupation de l'Armée Allemande avec toutes les interdictions, les réquisitions, les travaux obligatoires et aussi vols, officiels ou non: postes de radio, bicyclettes, denrées alimentaires et enlèvement de tout le bétail, avec toujours la menace d'une éventuelle déportation en Allemagne.

Dans tous les villages les hommes valides et très jeunes sont réquisitionnés pour effectuer certains travaux: construction de tranchées antichars, plate-forme pour grosses pièces d'artillerie, tranchées individuelles en bordure des routes...

Le 14 novembre nous entendons une violente canonnade du côté de Montbéliard. Malgré l'interdiction de sortir du village, j'allais récolter des pommes de terre dans un champ situé au Châtelet (c'est maintenant la sapinière du parcours santé). De cette colline située au nord de Saint-Germain je pouvais voir, par la fumée des obus tirés par les chars, la rapide progression de la 1ère Division Blindée le long de la frontière suisse.



Le commandant de l'Escadron de chars du 1er régiment de Fusiliers Marins de la France Libre : R. Barberot et à droite M. Bokanowski, chef de peloton

Comme des voleurs...

Au village nous ne connaissons pas exactement la situation puisque les Allemands ont pris tous les postes de radio. Dès les premiers jours de l'attaque vers Ronchamp-Champagney, le village est privé d'électricité. Le soir nous nous éclairons avec des petites lampes à la paraffine de l'Armée allemande. Cependant, de jour en jour, le bruit du canon se rapproche. Les soldats qui étaient au village depuis deux mois s'en vont vers l'arrière, en Alsace.

Le 22 novembre les artilleurs allemands arrivent, deux canons sont mis en batterie derrière les maisons Frelin et

tension est tombé. Les habitants s'abritent dans les caves et s'organisent pour y passer la nuit.

Pendant la nuit du 24 au 25 l'infanterie allemande se replie. Les soldats, sales, trempés, jusqu'aux os marchent la tête basse de chaque côté de la route en direction de Rougemont. Ce sont des vaincus qui quittent notre pays, la nuit, comme des voleurs.

Louis Groboillot. Deux autres pièces sont également installées à l'entrée sud du village. Pendant deux jours ces vieux canons de 80 ouvriront le feu à tout moment de la journée en direction de l'ouest, vers Grosmagny-Etueffont. Mais le troisième jour, le tir s'oriente plus au nord, puis au nord-ouest en direction de Rougemont. Le soir du 24, ces artilleurs déguerpissent en catastrophe abandonnant une partie du matériel. Dans la journée quelques obus tombent aux alentours du village. Le soir le tir des Alliés redouble d'intensité. Les obus arrivent sur les maisons causant des dégâts à quelques toitures. Touché, un pylône de la ligne à haute

Samedi 25 novembre 1944. Après une nuit de bombardement et d'angoisse le jour se lève enfin. Le temps est toujours aussi maussade mais il ne pleut pas. Tout est calme, les tirs d'artillerie ont cessé. Dans les rues on ne voit que quelques soldats, des isolés, apparemment sans unités. Les habitants remontent des caves mais évitent de sortir, l'inquiétude persiste.

Les bérets à pompon rouge !

Vers neuf heures nous entendons des bruits de moteurs et de chenilles du côté de Bourg-sous-Châtelet. Nous pensons que ce sont les derniers panzers qui se

replient. Mais les mitrailleuses crépitent, cette fois ce sont bien les libérateurs qui arrivent.

Venant d'Anjoutey une colonne de blindés avance sur le C.D. 27 en direction de Saint-Germain. Au passage elle arrose à la mitrailleuse les quelques Allemands qui se terrent dans les fossés et qui se rendent aux fantassins qui suivent les chars. Ceux-ci entrent au village, à nouveau les mitrailleuses crépitent. A hauteur de la maison Marcel Frossard, un soldat allemand tombe grièvement blessé. Quelques autres qui étaient dans les caves se rendent sans combat.

Arrivés au C.D. 25 les chars s'arrêtent et stationnent au carrefour et dans la cour de l'école. Les gens accourent, les tourelles s'ouvrent et à notre grande surprise apparaissent les bérêts à pompon rouge des fusiliers-marins de la 1ère Division Française Libre.

Alors, après tous ces jours d'angoisse c'est une explosion de joie, tout le village est là pour acclamer, ovationner, embrasser nos libérateurs. Cela malgré les exhortations des officiers responsables qui, craignant les tirs ennemis, demandent aux civils de s'abriter. Les bonnes bouteilles que l'on avait cachées aux Allemands sortent des caves, l'eau de vie aussi. Mais les chefs de chars reçoivent l'ordre d'empêcher leurs équipages d'accepter les libations de la population de plus en plus enthousiaste, sinon les gars ne tiendront pas le coup jusqu'au soir!

Les résistants de Saint-Germain viennent immédiatement se mettre à la disposition des militaires. Deux hommes guideront la colonne qui doit aller à Rougemont, un troisième est

chargé de regrouper les prisonniers, ils sont une dizaine. Dans l'après-midi, il les conduira à Etueffont.

Ordre est donné de bloquer les issues du village, alors une colonne de blindés avance vers la sortie sud. Au carrefour de la rue du Moulin, un char ouvre le feu sur la R.N. 83, puis la progression continue jusqu'aux dernières maisons. Un civil qui arrive déclare que des Allemands se trouvent encore au hameau des Errues. Aussitôt les chars ouvrent le feu sur la maison Emile Walger (aujourd'hui Auberge de la Pomme d'Argent). Cette maison est très endommagée.



11ème régiment de
cuirassiers

"Bokoff", duc de Saint-Germain...

Mais l'objectif principal est d'atteindre Rougemont, deux chars suivis d'un groupe d'infanterie juché sur des jeeps équipées de mitrailleuses y sont envoyés en reconnaissance avec les hommes du village. Après quelques coups de fusil près du cimetière sur des fuyards qui, à travers champ, se dirigent vers Felon, et la traversée de Romagny sans un coup de feu, la colonne arrive à Rougemont.

A Saint-Germain, les officiers de la D.F.L. sont dans le bureau du maire avec Henri Bailly qui a été immédiatement rétabli dans ses fonctions de maire. Après l'arrestation par la Gestapo de l'abbé Lucien Bailly, vicaire à Grandvillars, sa famille qui habitait Saint-Germain était devenue suspecte. Le maire Henri, frère de Lucien, était

soupçonné, à juste titre, d'actions de résistance, fourniture de faux papiers, fausses cartes d'identité, etc... Alors pour un motif futile, le 11 juillet 1944, Henri Bailly avait été démis de ses fonctions, cela malgré une vive protestation de tout le Conseil municipal adressée au préfet et au chef de l'Etat.

Les officiers sont à la mairie, parmi eux il y a le commandant Barberot et le lieutenant Bokanovski: c'est le chef du premier char qui est entré dans le village. Le commandant lui dit: "Bokoff, je vous fais duc de Saint-Germain!".

Ne voyant aucune réaction de l'ennemi ces officiers donnent l'autorisation de pavoiser et de sonner les cloches. Aussitôt les drapeaux apparaissent à toutes les fenêtres. Confectionnés dans la clandestinité, ce sont des drapeaux tricolores, bien sûr, mais aussi américains et anglais, tandis que les cloches sonnent à toute volée. Tous les villageois sont dans la rue, on rit, on discute, les anciennes querelles sont oubliées, jamais nous ne reverrons un tel élan de fraternité au village.

Mais revenons aux opérations militaires. A Anjoutey, les ponts sur la Madeleine ont été détruits; la route qui conduit aux Errues est truffée de mines. Il ne reste donc que la petite route qui relie Anjoutey à Saint-Germain, le C.D. 27, utilisable pour les blindés et les véhicules. Sur cette route, pendant l'après-midi du 25, passe la D.F.L. qui se dirige vers Rougemont. Une partie cantonne aussi au village. Nous sommes émerveillés par la quantité et la modernité du matériel dont est dotée l'armée française; par exemple tous les véhicules sont équipés de radio de communication. Nous découvrons aussi l'alimentation concentrée et vitaminée américaine, présentée astucieusement dans des boîtes étanches en carton portant mention:

première moitié de cinq rations et de l'autre côté, seconde moitié de cinq rations, les "beans": conserves de haricots à la tomate, fortement épicés et, bien sûr, le chewing-gum et les cigarettes blondes.

Le soir tombe, premier soir de liberté, sans couvre-feu. Quelques sentinelles gardent les véhicules et le matériel. A l'intérieur des maisons, toutes les pièces sont occupées par les soldats ainsi que les granges et les greniers où il y a du foin et de la paille. Ces combattants de la D.F.L. prennent un peu de repos après de dures journées d'offensive.

Le piège du C.D. 25...

Dans l'après-midi du 25, une colonne de blindés venant de Bethonvilliers se dirige vers la R.N. 83 par le C.D. 25. A quelques centaines de mètres du carrefour de ces deux routes, un arbre a été abattu par les Allemands pour faire barrage, il ne reste qu'un petit passage sur l'accotement de la route. Le premier blindé, un char léger de quinze tonnes, s'y engage et, aussitôt, c'est l'explosion. L'arbre était un piège, une mine antichar avait été placée sur ce passage. Le char fait encore quelques mètres, puis s'immobilise dans le fossé ; le conducteur, grièvement blessé, est aussitôt conduit à l'infirmerie dans l'école de Saint-Germain. Tous les tankistes sont très en colère et, pour venger leur camarade, ils jurent de ne pas faire de prisonniers allemands...

L'ennemi n'est pas loin; on entend le crépitement des armes automatiques du côté de Lagrange-Bethonvilliers. Ce sont des patrouilles et petites contre-attaques allemandes. L'artillerie elle aussi est active; les obus sifflent en passant au-

dessus de nous pour aller exploser du côté de Lachapelle. Dans ce village le pont a été détruit, l'ennemi s'est retranché et s'accroche à l'est de la rivière Saint-Nicolas, il faut donc l'intervention de l'artillerie. Les canons sont mis en batterie entre Saint-Germain et Bourgsous-Châtelet au lieu-dit La



*Half Trak. Chenillette de reconnaissance utilisée comme élément de pointe de la 1ère D.F.L. C'est au 1er Régiment de Fusiliers-marins que revenaient cet honneur.
(photo collection G.Galland)*

Mièle. Mais le sol est détrempé, les tracteurs ne peuvent avancer dans les prés, alors les soldats font un chemin en rondins avec des arbres qu'ils coupent dans la forêt de la Combe Jacquot. Ce sont des canons de calibre 105 autotractés, américains ; rien de comparable avec l'artillerie allemande que nous avons vue ces jours passés. Depuis le 25 au soir jusqu'au 27 novembre ces canons tireront sur Lachapelle faisant hélas des victimes civiles dans ce village.

Dimanche 26 novembre, messe d'action de grâce. L'église est remplie de fidèles tant civils que militaires. L'office commence par un vibrant Te Deum de remerciement pour cette libération sans douleur. Après la messe, le maire accompagné de quelques hommes installe un grand drapeau tricolore à la croix du clocher. On le voit de très loin, il restera plusieurs mois jusqu'à son usure par le temps.

Ce même jour un avion français est abattu à l'est de Bethonvilliers. Le pilote, sain et sauf, peut rejoindre l'armée qui vient de libérer ce village. Aux Errues, le pont sur la rivière La Madeleine n'a pas été détruit ; à proximité un soldat allemand gît, le casque traversé par une balle. Il sera enterré au cimetière de Saint-Germain.

Un épais ruban de boue

Puisque les ponts de la R.N. 83 sont intacts, cette route est donc praticable depuis Belfort. Dans l'après-midi du 25 novembre et la journée du 26, par cette voie arrivent la 2ème Division d'Infanterie Marocaine et le C.C.6. du colonel Trischler. Toute cette armada arrive de Belfort et traverse notre village.

Nos routes départementales n'étaient pas conçues pour un tel trafic ; elles sont vite détériorées par les chenilles des chars. Ceux-ci passent sur les accotements et même dans les fossés qui, de ce fait, sont comblés. Il n'y a plus de route, tous les véhicules circulent sur un épais ruban de boue.

Sur nos routes défoncées, verglacées, enneigées, les camions G.M.C. en convois traversaient le village plusieurs fois par jour pour aller approvisionner les combattants. Inversement les ambulances decendaient les nombreux blessés ou soldats souffrant de gelures vers les hopitaux de Belfort, Montbéliard ou même Besançon.

Les retrouvailles

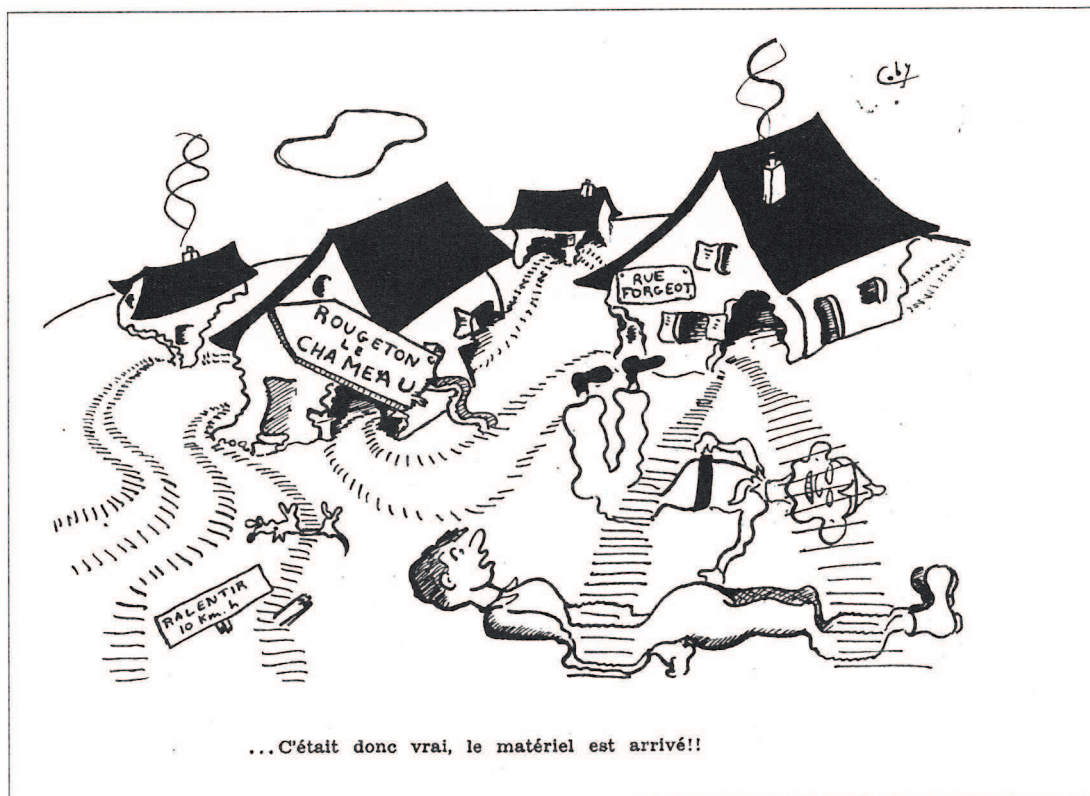
Du fait de la stabilisation du front, des soldats cantonnent dans les maisons de notre village pendant le rude hiver 44-45, soit des bases de ravi-

taillement et d'entretien du matériel ou des troupes au repos. Signalons du 25 au 27 novembre le logement d'une partie de la D.F.L. et de son artillerie, du 26 novembre au 15 décembre le maquis de Corrèze et du Limousin avec cuisine roulante à la française, première quinzaine de décembre, un détachement de soldats américains logé dans une ferme. Du 12 au 19 décembre une partie du 4ème Régiment de Tirailleurs Marocains, deuxième quinzaine de décembre, une partie du 8ème Régiment de Tirailleurs Marocains avec cuisine, du 28 décembre au 17 janvier les bases du 5ème Régiment de Tirailleurs Marocains, du 6 au 16 février, le 3ème Spahis Marocains au repos, du 23 février au 15 mars le 12ème Régiment de Dragons, jeunes volontaires à l'instruction et jusqu'en mai quelques éléments du 64ème R.A.A.

Du fait que ces soldats, d'abord allemands puis français, logeaient dans les habitations, les portes d'entrée n'ont pas été fermées à clé depuis septembre 1944 jusqu'en avril 1945.

Les jeunes gens qui avaient quitté le village pour rejoindre les Armées françaises sont tous venus en permission dans leur famille : Fernand Bailly qui, pour rejoindre l'Afrique du

Nord, est passé par les Pyrénées et les geôles espagnoles avec Jean Faivet de Grandvillars, Raoul et Jean Ehret, engagés dans l'aviation, Jean Heidet de la 5ème D.B. qui a participé à la libération du sud du Territoire de Belfort. Après plus de quatre années d'absence sans pouvoir donner

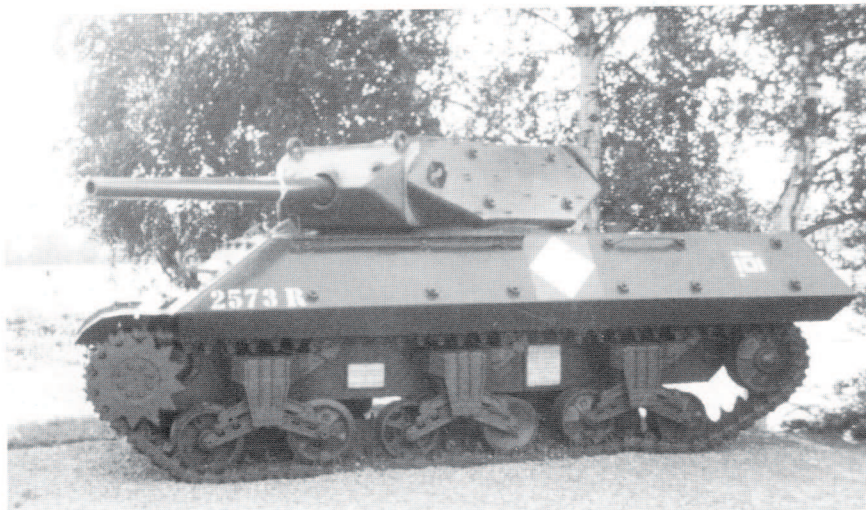


Le 12ème Régiment de Dragons séjourne du 23 février au 15 mars à Saint-Germain. Il y est à l'instruction et y reçoit son matériel. Un dragon humoriste illustre cet épisode dans le journal du régiment en mai 1945.

de ses nouvelles, Léon Bailly est aussi venu dans sa famille. Après les combats de Narvick en Norvège, il a rejoint l'Angleterre en 1940, rallié au Général De Gaulle il a participé avec les combattants de la France Libre à toute l'épopée de la D.F.L.. Il est très impressionnant avec sa longue barbe noire...

LA FIN TRAGIQUE DU TANK DESTROYER "PORC EPIC"

François Liebelin



Le tank-destroyer "Porc Epic" du 8ème Régiment de Chasseurs d'Afrique.
(photo Fr. Liebelin)

La plupart des blindés allemands, d'ailleurs peu nombreux et économisés (Panther, Tiger, Ferdinand, chasseurs de chars Jagdpanther, etc...) surclassent de loin le matériel allié (chars moyens Sherman, chars légers Stuart, tank-destroyers etc...). Bien plus maniables, car leurs chenilles plus larges ne craignent pas l'enlèvement, les blindés allemands, armés du fameux canon de 88, sont capables de percer les blindages alliés jusqu'à 2000 mètres, alors que seuls les tank-destroyers peuvent espérer détruire les chars allemands et ce, après plusieurs coups au but à 7-800 mètres seulement.

Un de ces tank-destroyers qui participa à la libération de Giromagny puis du massif du Ballon d'Alsace connaît une fin tragique.

Le tank-destroyer "Porc Epic" du 8ème Régiment de Chasseurs d'Afrique (R.C.A.) a été érigé en monument à l'endroit même où il fut détruit à la sortie est de la commune

de Illhaeusern (Haut-Rhin) dans l'après-midi du 26 janvier 1945 par un obus tiré d'un Jagdpanther qui le transperça de part en part. Le chef du "Porc Epic", le maréchal des logis Marc Samin, quoique grièvement blessé, eu la force d'appuyer sur la détente, détruisant à son tour son agresseur. A l'intérieur du char en flammes, trois morts, les soldats Beaufils, Garnier et Cardot. La carcasse du tank, restée sur place, fut restaurée en 1963 par le 8ème Régiment de Hussards et mis sur un socle par le 9ème Régiment des Pionniers du Génie.

Ce tank-destroyer faisait partie du peloton Truchet, du 3ème escadron du 8ème R.C.A., dépendant du groupement blindé du Corail lors de l'offensive des Vosges. Après avoir participé à la libération de Plancher-les-Mines et d'Auxelles-Haut, le 23 novembre, il était le premier à s'engager sur la route forestière du col du Hirtzelach, au dessus de Riervescemont, pour prendre à revers les défenses ennemies du Ballon d'Alsace.

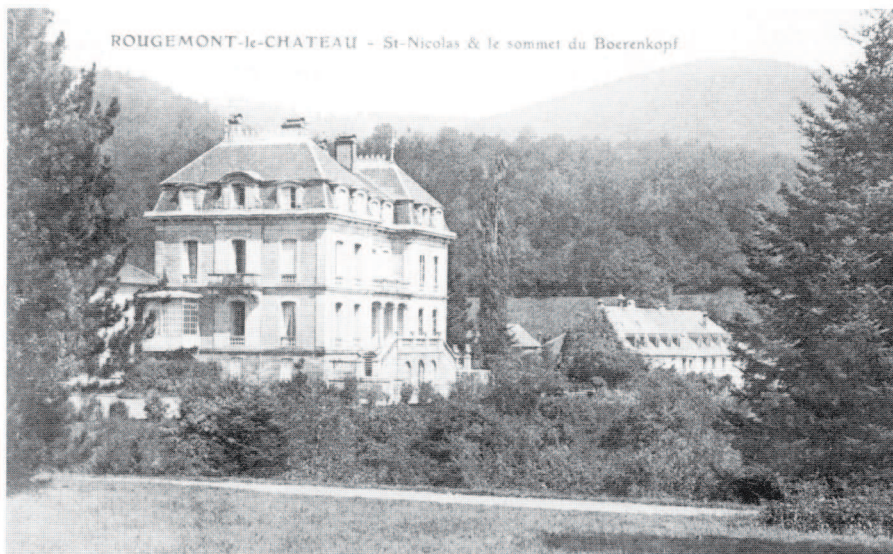
Vite stoppé sur la route en corniches qui avait été coupée, l'équipage avait continué à pied jusqu'au col avec les fantassins du Bataillon de Marche 11. De là, l'un des tankistes, le soldat Cardot, partit en reconnaissance avec le lieutenant Malavoy jusqu'à la ferme du Lerchenmatt dans la haute vallée de la Doller et tua l'un des servants de la pièce antichars qui barrait la vallée. Après le retour au col du détachement, l'artillerie pouvait pilonner la défense allemande et le génie réparer la route.

Le 25 novembre, le "Porc Epic" pouvait descendre sur Sewen et participer à la libération de ce village. Le 28, il franchissait la coupure de Wegscheid puis intervenait dans le nettoyage de toute la vallée.

Courant décembre, il était présent à la libération de Strasbourg puis à la réduction de la poche de Colmar du 20 au 26 janvier où il eut la fin glorieuse que nous connaissons.

LA LIBERATION DE SAINT - NICOLAS

François Sellier



Le Château Keller siège de l'état-major de Oberg, chef de la Gestapo en France. (collection F.Sellier)

Nuit du 23 au 24 novembre 1944 : Jeanne Gable de Lamadeleine frappe à une fenêtre de la ferme de Jules Walter à Saint-Nicolas "Oncle Jules, ma mère est morte!" Dans sa poche elle a un oignon pour se faire pleurer... Mais il n'y a pas d'Allemand dans la maison, la supercherie est inutile. Jules Walter n'est pas son oncle, sa mère n'est pas morte. Elle vient simplement chercher un guide pour amener les Commandos à Saint-Nicolas. Jules Walter part aussitôt pour Lamadelaine avec ses deux fils. Gambiez, Faucaucourt et Lefort ont déjà élaboré la manoeuvre.

Il est environ 23h30. La colonne s'ébranle dans une nuit d'encre balayée par des trombes d'eau. On se tient par le ceinturon pour ne pas se perdre - ce qui arrive pourtant, il faut une heure pour se regrouper. Au "Trou du Loup", la colonne se sépare en trois groupes.

Le premier groupe est conduit par Jules Walter fils. Il passe par le "Clochet" où Jules fait une chute sévère dans le

pierrier et se blesse à la jambe et arrive au dessus du "chalet" Massin. Le second parvient aux abords de la maison Berthier sous la conduite de François Walter. Le troisième, mené par Jules Walter père, s'arrête vers la "Croix Marchal". De là J. Walter part seul en reconnaissance et vient chercher les deux frères Lacreuse. Pendant ce temps, beaucoup de chasseurs s'endorment d'épuisement, debout les uns contre les autres ou contre un arbre.

"Choc...Choc..." Le mot de ralliement! Jules Walter père est de retour accompagné de Paul et Adrien Lacreuse : les Allemands ont quitté le château vers minuit. Déception. La progression demeure très prudente.

Il est 1h30 du matin. Paul Lacreuse envoie trois signaux lumineux: le champ est libre, les trois groupes peuvent se rejoindre.

Officiers et chasseurs du 1er Commando entrent dans le château Keller. Dans la salle à manger, ils trouvent les reliefs

d'un repas à peine terminé : "fayots" et saucisses, les cendriers sont pleins de mégots tout juste éteints. Les commandos, frustrés par une telle fuite, investissent eux aussi le château, se lavent, se sèchent, se cuisinent même des canards...D'autres moins bien lotis, montent la garde au dehors. Vers 4h du matin, ils ont heureusement droit à la bonne soupe chaude de Soeur Louise (qui deviendra vite la "nounou" des Commandos) tout comme leurs camarades du 2ème Commando qui arrivent à leur tour. Pendant ce temps, Soeur Imelda et Soeur Juliette soignent les blessés et les malades.

(d'après le témoignage de Jules Walter fils et le livre de Maja Destrem "Les Commandos de France")

LA LIBERATION DE ROUGEMONT

Philippe Dattler

A la mairie de Saint-Germain, l'enseigne Bokanowski et le lieutenant de vaisseau Barberot décide une reconnaissance en direction de Romagny, le temps pour Barberot d'aller solliciter l'autorisation de prendre Rougemont sans plus attendre.

L'aspirant Vasseur part en reconnaissance avec son char, celui de Przysbilski, les cuirassiers Spana, Peotta, Bouffiers, Clément et Rossetti (des jeunes de dix-huit-vingt ans) et des commandos du 1er Choc. Barberot prêche la prudence ; il s'agit uniquement de reconnaître Romagny et, de là, observer les Allemands qui occupent Rougemont.

Dès la sortie de Saint-Germain, la colonne avance sur les traces d'une armée en déroute; le chemin est encombré de charriots, vélos, abandonnés par les allemands. A Romagny l'accueil est d'autant plus chaleureux que la population n'attendait pas les Français si tôt. Ici, également, les litres de "prune" sortent des caves. L'ambiance aidant, la reconnaissance prudente et limitée va se transformer en charge de cavalerie.

Les Allemands qui se sont repliés sur Rougemont durant la nuit y sont nombreux mais n'ont pas encore pu s'établir solidement. A l'ouest (qui paraissait plus menacé), route d'Etueffont, un fossé antichar a été creusé; il a été reconnu par les commandos venus de Saint Nicolas. Dans le village même, le pont sur la Saint-Nicolas a été détruit. Aux environs de quatre heures du matin une forte explosion a secoué les maisons alentour, faisant de nombreux dégâts. Mais au sud, l'installation est seulement en cours. L'autre pont sur la Saint-Nicolas (aujourd'hui avenue Jean Moulin) est toujours intact.

Quittant Romagny, la patrouille de l'aspirant Vasseur se

présente à l'entrée de Rougemont alors que les sapeurs allemands se préparent à faire sauter le pont et à défendre l'endroit. Commandos, cuirassiers tirent à volonté, les chars, à toute vitesse, franchissent le pont tirant de leur mitrailleuse et de leur canon de 37mm dans toutes les directions. Les Allemands surpris, sans protection établie, refluent, une trentaine se rendent, d'autres sont tués ou blessés. Rougemont est pris; il est 10h.30.

Rougemont libéré

La libération a lieu dans la foulée. Bokanowski dont le canonier est blessé à l'épaule va aux ordres et rejoint Barberot alors que celui-ci plaide pour la libération immédiate de Rougemont auprès du général Garbay. En définitive l'action entamée est poursuivie. Alors que Vasseur, sur place "fait le Couchot", mitraillant, canonnant et capturant une douzaine d'Allemands, commandos, cuirassiers, fusiliers-marins, chasseurs d'Afrique convergent vers Rougemont. A l'ouest, le 2ème peloton de l'enseigne de vaisseau Cornélius, du 3ème escadron des fusiliers-marins aborde le village à 11h.30 et franchit le fossé antichar reconnu la veille par les commandos de France. A midi le Bataillon de Marche 21 du commandant Fournier qui arrive à marche forcée d'Etueffont est jeté dans le village au fur et à mesure de l'arrivée de ses compagnies.

Engagés avec détermination à

l'ouest, bousculés au sud, les Allemands ne peuvent que céder le terrain. Après l'irruption brutale des chars qui a provoqué la désorganisation des troupes allemandes, l'infanterie du B.M. 21 va méthodiquement s'assurer du contrôle du village. Sa 1ère Compagnie occupe le secteur de la route de Masevaux, la 2ème Compagnie celui de la rue de Saint-Nicolas, la 3ème celui des usines. Les opérations durent jusqu'au milieu de l'après-midi ; près de quarante soldats Allemands sont faits prisonniers. Dans le même temps les sapeurs du génie de la D.F.L. s'activent à déminer le pont de l'actuelle avenue Jean Moulin et de rétablir celui de la rue d'Etueffont qui sera réouvert le lendemain, un peu plus en amont, son débouché se faisant rue Saint-Nicolas.

L'après-midi du 25 novembre voit Rougemont fourmillant de soldats de toutes armes et unités. "Toutes les maisons et les granges sont bourrées comme des saucisses. Tirailleurs, fusiliers-marins, commandos, blindés, tout cela grouille dans le pays, à faire sauter en l'air les lettres de tous les règlements;" (1) Il y a là, les libérateurs, bien sûr, qui se regroupent après les opérations, mais aussi des éléments de la 5ème Division Blindée. Depuis plusieurs jours il est prévu d'affecter la D.F.L. à une nouvelle mission: participer à la réduction des "poches" encore tenues par les Allemands sur la côte atlantique. Les unités de la Division, à partir de Rougemont sont relevées par d'autres appartenant à la 5ème D.B.. C'est ce dispositif qui se met en place

dès l'après-midi du 25. Le groupement du colonel Chappuis, comprenant le 4ème Régiment de Tirailleurs Marocains (R.T.M.), le Combat Command 6 (C.C.6) et des éléments d'artillerie doivent poursuivre la manoeuvre entreprise en direction de Burnhaupt. Le 4ème R.T.M., dès son arrivée, est engagé en direction de Lauw ; il est éclairé par le peloton de fusiliers marins de l'enseigne Cornélius. L'attaque du village tourne court, la résistance allemande étant opiniâtre, ici comme dans toute la vallée de Masevaux.

Le passage des unités qui montent en ligne est incessant. Le 26 novembre, dans l'après-midi, sur la route vers Masevaux les engins blindés du C.C.6 et leurs véhicules d'accompagnement sont bloqués, créant un embouteillage monstre. Les commandos de la Demi-Brigade Gambiez abordent Masevaux par Stoecken. Les fusiliers-marins qui les renforcent doivent s'engager dans les sentiers de la forêt, toute progression par la route étant impossible. Lauw est finalement enlevé par le 2ème Bataillon de Légion Etrangère le 28 novembre. A cette date, l'ensemble de la vallée est "nettoyé" par les fusiliers-marins, les chasseurs du 8ème R.C.A. et le 11ème Cuirassiers (qui a eu droit à deux jours de repos à Romagny). Le même jour, Petitefontaine est également libéré.

Durant ces journées, la guerre est restée présente à Rougemont. L'artillerie allemande prend le village sous le feu de ses canons pour essayer d'atteindre les troupes qui y transitent ou y cantonnent et les états-majors qui s'y sont installés. En fait les tirs



Fusiliers-marins à Rougemont. Sur la tourelle : l'équipage du char.

A gauche : Cassagneau - canonnier, à ses côtés, Guenon - aide-conducteur

A droite : Etienne Pouvrasseau - chef de char.

Au deuxième rang : Frémeaux - chef de char, à ses côtés, Mademoiselle Zaepfel.

A droite : Madame Zaepfel.

Accroupi à droite : Edouard Przybilski - chef de char.

causent un mort civil: Madame Bury tuée le 27 dans sa maison rue d'Etueffont. Les dégats occasionnés aux immeubles sont importants rue de Masevaux, rue de la Bavière, rue de Saint-Nicolas, rue de Leval où, notamment, l'usine Tréfilor est touchée.

comme prévu, à Burnhaupt, sur les troupes de la Wehrmacht prises dans la nasse de la Trouée de Belfort. La guerre s'éloigne définitivement de Rougemont.

Note

1 - Raymond Schmittlein, La Nationale 83.

Le 28 novembre, la tenaille de la 1ère Armée se referme,

LES STEAKS A THEO...

Gérard Galland

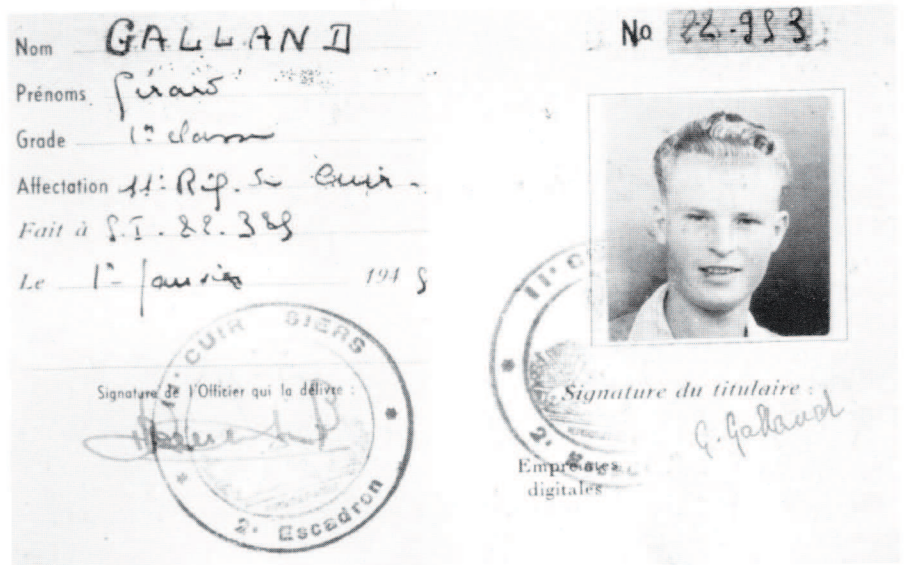
Gérard Galland a dix sept ans. Il appartient au 11ème Régiment de Cuirassiers -le 11ème Cuirs- qui sert de soutien porté aux chars du 1er Régiment de Fusiliers-Marins. Il se souvient très précisément de sa longue marche à travers notre région. Ses souvenirs sans faille nous content les heures ô combien pénibles de la libération. Heureusement, parmi la mitraille et le sang, quelques anecdotes un peu moins grises apparaissent dans son récit.

Une capture peu banale

Mardi 22 novembre, les chars et leur soutien porté arrivent à hauteur du cimetière de Giromagny.

Deux prisonniers allemands que les fusiliers-marins envoient vers l'arrière sans aucune garde, se mettent à courir sur la route à vive allure. Ils ont la frousse de se faire moucher par leur propre artillerie alors qu'ils se croyaient définitivement tirés d'affaire. L'histoire de leur capture est peu banale.

Non loin, et en avant du "131", il y a une ferme de peu d'importance. Le propriétaire est un vieil homme, ancien de la guerre de 1914-1918. Il a été obligé d'héberger un groupe d'Allemands et leurs chevaux. Le bruit de la bataille se rapprochant, il a compris que ce n'était plus qu'une question d'heures pour que le combat se déroule chez lui. Il constate avec un sentiment de jubilation que les Allemands évacuent sa ferme à l'exception d'un Feldwebel et d'un simple soldat qui ne vont surement pas tarder à partir. Le Feldwebel pris d'un besoin pressant, s'en va à la cabane en bois isolée derrière la ferme qui, à cette époque, tient lieu de W.C. Pour plus de commodité, il pose son ceinturon à califourchon sur le haut de la porte. Accroché au ceinturon se trouve son pétard dans son étui. Le fermier vaque à ses occupations. Il doit soigner ses poules. Il passe devant la cabane, s'arrête à la



Gérard Galland dit "La fillette". 17 ans. 1ère classe au 11ème Cuirs (photo collection G. Galland)

porte, attrape le ceinturon et prend le revolver. Armant ce dernier, il attend le Feldwebel à la sortie et le fait prisonnier. Le second, un pauvre deuxième classe, s'amène et subit le même sort.

Lorsque les chars français arrivent à la hauteur de sa ferme, le paysan, pas peu fier, pousse devant lui ses deux prisonniers et les remet aux fusiliers-marins. Il aurait bien voulu garder le revolver en souvenir, mais un marin le lui enlève des mains. "La Durite" (un cuirassier) racontera plus tard : "je suis outré que l'on traite ainsi le gars ; après ce qu'il venait de faire, il aurait dû avoir beaucoup plus de considération de la part des fusiliers-marins. Mais le paysan s'en est retourné pour regagner sa ferme. En passant devant moi, je croise son regard malicieux et y perçoit comme une lueur, un signe ; j'ai

compris que le second Allemand devait avoir une arme et que celle-ci, il se l'était conservée à la ferme!!"

Content de son sort

Mercredi 22 novembre au matin l'ennemi a profité de la nuit pour augmenter les obstacles devant Giromagny. Afin de laisser le génie travailler, les chars et soutiens-portés se sont arrêtés et forment des points d'appui. Ils regardent passer les hommes des bataillons de marche.

Ils sont restés plusieurs nuits dans des fossés pleins d'eau et de boue. Ils sont complètement crevés et sur leurs visages maculés de boue, marqués par l'épuisement, seuls les yeux fiévreux éclairent encore leur regard.

Un grand gaillard attire notre attention. Il transporte sur

l'épaule droite une mitrailleuse légère Browning. Deux bandes de cartouches cuivrées de mitrailleuse sont passées autour de son cou et pendent comme une écharpe qui lui tomberait jusqu'aux genoux. Il marche comme un somnambule jusqu'au moment où il reconnaît les gars du 11ème Cuirs sur les chars ; alors là, il se redresse et nous jette à la figure : "Bande de fainéants, toujours les mêmes qui se la coule douce !"

et son regard s'illumine en reconnaissant ses anciens compagnons d'armes. C'est un gars de l'Escadron "Granges", muté d'office au B.M.24 pour remplacer les indigènes d'Afrique Noire qui ne supportaient plus les rigueur de nos hivers. Un sentiment de fraternité nous envahit jusqu'au moment où nous le voyons disparaître vers l'avant. Plus d'un d'entre nous se félicite de ne pas avoir suivi le même sort et de toujours appartenir au 11ème Cuirs quand nous regardons passer les biffins si lourdement chargés, trempés jusqu'aux os, avançant avec difficulté dans la boue et le froid et ayant derrière eux plusieurs nuits passées dans des fossés. Ils semblent être exténués et la vision des chars n'est pas de trop pour leur redonner confiance.

Histoires de dames

Samedi 25 novembre, en fin de matinée, les chars du 1er Régiment de Fusiliers-Marins sont entrés à Rougemont depuis quelques instants. Les soutiens-portés et les commandos participent au "nettoyage" des rues. Du couloir d'une maison faisant face à la place du village, Gérard Galland aperçoit trois "Chocs" qui arrosent méthodiquement au fusil mitrailleur et au fusil le "Verger Pierretot" qui domine le bourg. Entièrement concentré sur ce qu'il voit, G. Galland sursaute lorsqu'il entend une voix féminine lui dire :

"Vous feriez mieux de vous rendre, c'est la fin, il est inutile de vous faire tuer maintenant !" Surpris, ma réaction est brutale et immédiate.

"Ah! ben merde alors!"

Cette exclamation, je n'ai pu la retenir, elle est sortie sans que je puisse la contrôler et elle a un effet instantané et extraordinaire. Un flot de parole féminin sort de la pénombre. C'est avec une grande émotion et une certaine frénésie qu'une femme, ayant constaté sa méprise, m'écrase sur sa poitrine généreuse. Ne croyait-elle pas avoir à faire à un Allemand ? C'est du moins ce qui ressort des explications qui se bousculent dans son propos désordonné. En sanglots, venant de comprendre que la libération est bien réelle, elle m'embrasse, me bousculant, m'étreignant et me gênant dans mon action. Toujours sur le qui vive, j'ai hâte de me libérer de cette affection trop débordante car il est bien évident que, si l'ennemi s'était ressaisi, j'aurais eu beaucoup de mal pour réagir à temps. Je me coule à l'extérieur du couloir.

Sur la place, j'aperçois trois jeunes civils. L'un d'eux, hâtivement, fait glisser un brassard sur lequel est inscrit en lettres rouges sur fond blanc le sigle F.F.I. Ils n'ont pas d'armes et se précipitent vers nous en criant :

"Vite, venez, nous savons où il y a des Allemands !"

Je n'ai aucune envie de suivre ces excités, mais malgré tout, très prudemment je les suis. La fusillade s'est déplacée vers le nord-est de la ville, mais il reste encore des tireurs isolés qui font des cartons car je vois, à une dizaine de mètres, un commando s'écrouler, une balle entre les deux yeux. D'instinct, je me plaque contre le mur d'une maison. Les F.F.I. sont couchés sur le sol et semblent prendre racine. Longeant le mur de la maison bourgeoise que m'ont désigné les jeunes patriotes, je m'arrête devant le

soupirail. C'est dans cette cave qu'ils sont persuadés que des Allemands se sont réfugiés et ils m'ont dit, très excités :

"La dedans il y en a plusieurs !
Domage que nous n'ayions pas d'armes !"

De plus en plus méfiant, n'ayant qu'une confiance limitée devant l'inexpérience de ces F.F.I. de fraîche date, je mets mon fusil en bandoulière et dégoupille une grenade quadrillée tout en maintenant fermement la cuillère. Le doute s'insinue en moi. Je me penche rapidement et me relève aussi vite. Il y a comme un grand vide en moi. En fait d'Allemand, je n'ai remarqué qu'une femme en train de se reculotter après avoir pissé au fond de sa cave pour éviter de se faire tuer à l'extérieur. Furieux je me retourne pour engueuler les jeunes gens, mais il n'y a plus personne, ils sont partis comme des Sioux sur le sentier de la guerre pour rechercher d'autres victimes. Je me penche pour rechercher la goupille que j'ai jetée à terre. Elle n'était pas loin. Je la retrouve, heureusement, et, énervé m'efforce de regoupiller la grenade.

Un peu plus tard je retrouverai ces jeunes résistants. L'un d'eux a récupéré un fusil allemand qu'il manipule dangereusement, faisant jouer la culasse en braquant le canon de l'arme sur l'un de ses camarades. Je songe qu'il n'y a guère que trois mois, moi-même était au même niveau d'inexpérience. De toute façon, il vaut mieux s'éloigner de ces imprudents.

Les steack à Théo

Le 25 novembre, Rougemont est libre. Les soutiens-portés regagnent leurs chars respectifs et ouvrent leurs boîtes de beans pour reprendre des forces. Un civil en tablier blanc taché de sang s'approche d'eux. "Voulez-vous venir manger des beefsteaks à la maison?"



*Le Samedi 25 novembre 1944 à 4 heures du matin,
les Allemands font sauter le pont sur la Saint-Nicolas, route d'Etueffont.
(Ph. R. Schmittlein "la Nationale 83")*

Naturellement ils sont tous partants pour manger autre chose que l'ordinaire américain qui n'est guère apprécié. Il semble bien que jamais, au grand jamais, les équipages et les cuirassiers n'aient dégusté d'aussi bons morceaux de viande. Auguste Augjer et Gérard Galland sont de ceux qui, les premiers, se gavent de plusieurs morceaux et seul, l'ordre de partir pour continuer le combat les arrête. Beaucoup plus tard, nous connaissons le nom de ce boucher - Monsieur Zimmermann - qui, après avoir tué un bovin destiné aux troupes d'occupation, a préféré le conserver pour les libérateurs de sa commune. C'est son épouse qui, aux fourneaux, a cuisiné ces merveilleux morceaux de viande.

Dans la cuisine étroite se situant derrière la magasin les combattants se tassent. Outre deux chasseurs de l'équipage, les cuirassiers "Pare-Chocs", Auguste Auger et Gérard Galland, il y a la famille

Zimmermann au grand complet, soit quatre personnes. Sont restés sur le char, deux chasseurs et Pierre Kopel qui feront partie de la deuxième fournée.

Ces soldats s'empiffrent littéralement car ils ne savent pas quand ils devront quitter ce havre de paix et de joie. Ils n'ont aucune idée du temps qui leur reste, aussi se précipitent-ils sur la viande brûlante en la saisissant avec les doigts. Il y a à peine vingt minutes qu'ils sont là lorsque le radio du char vient leur dire qu'ils ont reçu l'ordre de poursuivre le combat pour soutenir les "Chocs" qui sont déjà en route...



*Hommes du 11ème Cuirassiers
ayant pris la place (pour se faire
photographier) des fusiliers-
marins, équipage légitime des
"lights".
(collection G.Galland)*

POUR QUELQUES GRAMMES D'ACIER ALLEMAND...

Ph. Dattler

Dimanche 26 novembre, en milieu d'après-midi, Gérard Wimmer, quinze ans et demi, est dans la cour de la maison paternelle, à l'entrée de Rougemont, route de Belfort. Le jeune garçon en chaussons et bras de chemise, s'apprête à rentrer quand un obus explose à proximité. Un éclat le blesse à la face ; le sang coule abondamment.

En jeep, le blessé est conduit à la mairie où il reçoit les premiers soins, puis il est évacué à Giromagny. Vers onze heures du soir il est transféré à Lure où il est opéré.

Dès le lendemain, Gérard est admis à l'hôpital militaire de Dijon. Traité comme un soldat, le blessé touche des rations militaires et des cigarettes. Ses parents ont suivi sa trace jusqu'à Lure, essayant de lui apporter des effets personnels, mais ils sont arrivés chaque fois après son départ. Après un séjour de huit jours à Dijon,

Gérard, toujours en chaussons et chemise, est transféré à l'hôpital du Sacré - coeur d'Issoudin (Indre).

Trois semaines plus tard, Gérard, soigné, habillé par des âmes charitables, nanti d'un billet de chemin de fer, de rations et...d'un litre de vin rouge, est confié à un militaire



belfortain permissionnaire. Dès l'arrivée à Paris, à la gare de l'Est, le garçon perd son accompagnateur. Par un train de nuit bondé il rejoint Dijon où, chance, il rencontre des militaires qui se rendent en Alsace. En Dodge, il arrive aux Errues et gagne Rougemont à pied. Dernière frayeur, à Romagny, une sentinelle lui fait les sommations mais...ne tire pas! La veille de Noël, Gérard retrouve sa famille, agrandie d'un petit frère nouveau né...

(d'après le témoignage de G. Wimmer)



Suite à la libération de Rougemont, R. Barberot écrit de Vasseur : "Bokanowski décrit avec humour Vasseur juché sur la tourelle, sa petite casquette plantée négligemment en arrière, une cigarette entre les lèvres et qui se servant de sa mitrailleuse comme un peintre de son pinceau, envoyait par touches légères de brèves rafales sur Dieu sait quels objectifs.

Son canonier et son mitrailleur en faisant autant. Le long du char flottaient des bandes vides de munitions, volant au vent comme des serpents et donnant à la scène un air de carnaval.

Ce qui n'est pas le moins inattendu est que Vasseur va, de ce jour, devenir tout autre que l'aspirant Vasseur que nous avons vu léger, insouciant, insupportable au point d'être renvoyé sur Paris.

Les opérations qui lui seront confiées en Alsace à Herbsheim et à Rossefeld révéleront un personnage méthodique, précis, calculateur, assuré de la confiance de ceux qu'il commande, comme si, après Rougemont où il avait fait preuve de son mépris du danger, il pouvait maintenant se permettre de ne pas se dissimuler derrière l'image qu'il donnait, d'être, maintenant, sans rique, sérieux et écouté."

MARIE BURY VICTIME CIVILE DE LA LIBERATION DE ROUGEMONT

François Sellier

Nuit du 26 au 27 novembre 1944. Rougemont est libéré. L'état-major du C.C.6 s'est installé rue d'Etueffont dans le "château" du propriétaire de l'usine Roy. Juste en face, à côté du magasin de la "Fraternelle" de l'usine, se trouve la maison de Mr et Mme Bury.

Depuis plusieurs jours, par mesure de sécurité, ils dormaient à la cave. Cette nuit, ils décident de regagner leur chambre située à droite, au premier étage de leur maison.

Soudain, à 4h. du matin, c'est l'horreur! Un obus allemand vient percuter l'angle droit de la bâtisse, perfore le mur et éclate dans la chambre du couple.

Madame Bury est tuée sur le coup. Son corps est affreusement mutilé. Son mari qui venait de quitter le lit est mira-

culeusement épargné et (seulement) atteint par une pierre du mur.

Terrible épilogue de la libération de Rougemont. Marie Bury, mère de deux enfants, avait quarante neuf ans. Elle est la seule victime civile, décédée de mort violente au cours des opérations de la libération du village.

(d'après le témoignage de Mme Robert Bury, fils de la victime)



Marie Bury, victime civile de Rougemont.

... nous sortons de Rougemont pour aller faire un tour d'horizon. En haut de la crête, à huit cents mètres, le monument du souvenir français rappelle les combats du 2 novembre 1870 au champ des Fourches ; de ce point, la vue est splendide et s'étend sur l'ensemble de la trouée de Belfort : à gauche les Vosges toutes proches couvertes de neige ; à droite, dans le lointain, les sommets majes-

tueux du Jura. Malgré le temps couvert, la vue s'étend jusque sur l'Alsace dont la frontière est là, d'ailleurs, à quelques centaines de mètres, et nous tâchons d'identifier les villages les uns après les autres. Droit devant nous, on se bat pour liquider les dernières résistances allemandes. Les commandos ont pris pied dans Masevaux, mais se sont heurtés à deux régiments allemands ; ils n'ont pas pu

dépasser la Doller dont les ponts sont sautés. C'est le bataillon de "Janson de Sailly" qui a assumé le plus gros de l'opération. Une trentaine de ces gamins, qui viennent juste de quitter les bancs de la première ou de la philo, ont payé de leur sang la conquête de la partie sud de la ville.

(Raymond Schmittlein, La Nationale 83)

"Plus que jamais la France a besoin d'être aimée et suivie par nous tous qui sommes ses enfants...ET PUIS, ELLE L'A TANT MERITE!"

(Charles De Gaulle - 1er janvier 1945)

1945 - La vie reprend ses droits, petit à petit. Les chagrins, les blessures, les douleurs sont encore vives, les règlements de compte, les dissensions, les restrictions, les contraintes bien pesantes...

1er janvier

Le retour à la normale passe aussi par le sport. Pour son premier match de la liberté, l'équipe de France de football bat la Belgique, le jour de la Saint Sylvestre, par 3 buts à 1!

A Belfort, la réalité est bien différente. On cherche encore à identifier trois des huit victimes retrouvées au charnier du Salbert. Les corps sont installés rue Victor Hugo dans les locaux du stade Parrot. La presse locale invite toutes les personnes susceptibles d'identifier les victimes à se présenter le plus rapidement possible.

2 janvier

La S.T.A.B.E. (Société des Transports automobiles de Belfort et Environs) remet en service deux lignes d'autocars : de Belfort à Giromagny et de Belfort à Rougemont.

3 janvier

Le conseil municipal de Valdoie se réunit, pour la première fois depuis la libération de la ville, sous la présidence de son maire, Oscar Ehret. Il décide d'adresser une lettre de gratitude au colonel Bouvet, commandant les trois groupes de commandos dont l'un - Commando de Courson - libéra Valdoie les 19-20 et 21 novembre 1944. Il décide également de baptiser l'ancienne rue Nouvelle, rue du capitaine Nalet, tué à la

tête de ses hommes au cours des opérations de libération.

18 janvier

La Bibliothèque municipale de Belfort n'a pas encore ouvert ses portes cette année, pour cause de non-restitution des ouvrages empruntés! Les fichiers datés du 18 novembre 1944 précisent que 25000 volumes (soit 90% du fond moderne) sont en circulation "conséquence ou rançon des facilités de prêt accordées sans restriction pendant les jours sombres et incertains alors que la lecture était pour beaucoup de Belfortains le seul dérivatif permis à leurs soucis quotidiens". Le 18 janvier 1945, 9000 ouvrages n'ont toujours pas été rapportés. Avis!...

21 janvier

Trois heures du matin à Giromagny. Le célèbre hôtel "Le Paradis des Loups" est la proie des flammes. L'incendie, qui s'est déclaré à la suite d'une "maladresse" des militaires qui y résidaient, ravage entièrement le bâtiment. L'explosion des munitions entreposées dans l'hôtel empêche l'intervention des secours.

14 février

Des habitants d'Auxelles-Haut découvrent en forêt le cadavre de Louis Lamboley, industriel et maire de la commune. "Une victime de plus de la Milice et de la Gestapo" déplore le journal Quand-Même. Les obsèques de Louis Lamboley ont lieu le 17 février.

22 février

A 14 heures, le premier autorail,

venant de Paris et se dirigeant vers Mulhouse, fait halte en gare de Belfort. Sur le quai, plusieurs personnalités civiles et militaires de la Place accueillent les officiels qui descendent de la Micheline pavoisée. La cérémonie est de courte durée mais elle est "l'heureux présage de la reprise des communications ferroviaires". En effet, à partir du 2 mars, une ligne express fonctionne entre Paris - Belfort et retour.

26 février

Le département rend hommage à ses vingt martyrs de la Résistance fusillés à Besançon. Parmi-eux : Pierre Engels de Lachapelle-sous-Rougemont et Lucien Pichenot de Giromagny. La cérémonie se déroule au Marché Fréry à Belfort transformé en chapelle ardente. Messe solennelle et culte protestant sont célébrés successivement par Monseigneur Dubourg et le pasteur Marchand. Radio-Belfort assure la synchronisation de la voix des orgues de l'institution Sainte-Marie avec la chorale présente au marché. Près de 8000 personnes assistent à la cérémonie et, en une file interminable, viennent s'incliner devant les cercueils alignés. En signe de deuil, du 24 au 26 février, tous les spectacles (cinémas, concerts, bals, théâtre) sont interdits sur l'ensemble du département.

Début mars

Un peu partout en France, on assiste à un remaniement des municipalités dont certains membres ont pu, à un moment